

Directeur de la publication

Patrick Barillot

Responsable de la rédaction

Patricia Zarowsky

Comité éditorial

Danielle Ballet

Wanda Dabrowski

Claire Duguet

Irène Foyentin

Didier Grais

Sophie Henry

Stéphanie Le Blan

Françoise Lespinasse

Kristèle Nonnet

Éliane Pamart

Jean-Luc Vallet

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

sommaire du n° 72, octobre 2012

Billet de la rédaction	5
------------------------	---

Séminaire École 2011-2012

Une interprétation qui tienne compte du réel

Luis Izcovich, Les marques de l'interprétation	9
Lydie Grandet, L'interprétation, un emprunt à l'analysant ?	19
Bernard Nominé, L'interprétation et le réel de l'effet de sens	25
Sol Aparicio, Rareté de l'interprétation	39
Vicky Estevez, L'analyste, cause réelle de l'analyse	47

Échos de la journée École du 23 juin 2012 - Pôle Esterel Côte d'Azur

Fonction d'une École dans la transmission de la psychanalyse

Patricia Martínez, Rencontre avec le séminaire École de Paris	55
Bernard Lapinalie, Du malaise de la psychanalyse	65
Marie Odile Fievet, Les effets d'une passe et la relation à l'École	71
Marc Strauss, Sélection, désignation, nomination	79

Chronique

Claude Léger, Petits riens n° 20	91
----------------------------------	----

Billet de la rédaction

Chers collègues,

C'est la rentrée et une nouvelle équipe du *Mensuel* prend le relais de la précédente. Nous la remercions vivement pour ce qu'elle nous a offert comme apport original et de la possibilité de nous faire partager les avancées épistémiques dans l'École.

Ce numéro de rentrée est sous le signe de l'École.

De l'École internationale après la Rencontre à Rio de Janeiro du 6 au 9 juillet qui a clos l'année en rassemblant pas moins de huit cents personnes autour de cent une interventions. Trois jours intensifs pendant lesquels nous avons pu écouter : des interventions de collègues travaillant dans différents pays sur les dernières élaborations de Lacan, des témoignages d'AE, de passeurs, de passants ayant fait l'expérience de la passe et des interventions sur la pratique analytique. Cette Rencontre a démontré une fois de plus la dimension internationale de notre École. Nous lirons prochainement un recueil d'interventions dans *Wunsch*.

Le *Mensuel* est une publication interne de l'École et reflète le travail qui se fait dans les différents séminaires, dans le REP (Réseau enfance et psychanalyse), dans le RIP (Réseau institutions et psychanalyse), dans les cartels, les groupes de travail, ou à titre individuel. Le *Mensuel* est un de nos outils de travail à partir duquel nous pouvons dialoguer, échanger sur notre pratique comme sur nos élaborations psychanalytiques.

Les contributions que nous publions dans ce numéro témoignent du lien intrinsèque entre psychanalyse et École, et démontrent ce que disait Lacan dans la « Proposition du 9 octobre 1967 », un des textes au fondement de son École : « Il y a un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste. Nous tenons que les sociétés existantes se fondent sur ce réel [...] Freud y a vu le seul abri possible

pour éviter l'extinction de l'expérience ¹. » L'avancée de la psychanalyse et son maintien dans la cité ne peuvent se faire sans une École ayant pris en compte le réel, au cœur de chaque sujet, dans l'expérience analytique.

Ce réel au cœur de l'expérience analytique est celui dont témoignent les passants dans le dispositif de la passe. Vicky Estevez témoigne de la non-réponse du réel, incarné par la position éthique de l'analyste, à la demande de réponse de l'analysant et de ses conséquences sur le désir de l'analyste. Lydie Grandet de la façon dont le sujet « analysant passe du sens au signe, sujet réel de l'inconscient ». Et Marie Odile Fievet témoigne de son expérience de passante et de ses effets sur son lien à l'École.

L'inconscient réel, thèse au centre des dernières élaborations de Lacan qui a été développée par Colette Soler, est au travail dans notre École, en témoignent les débats qui se sont tenus dans le séminaire École au travers des interventions de Sol Aparicio, Luis Izcovich et Bernard Nominé.

L'École enfin en tant que groupe. Quel type de lien entre ses membres ? interroge Bernard Lapinalie. Comment l'École peut-elle reconnaître et garantir les psychanalystes dont elle assure la formation analytique ? demande Marc Strauss. Patricia Martinez témoigne de l'importance des différents dispositifs d'enseignement qui composent l'École pour la formation du psychanalyste.

Je conclurai par cette phrase de Vicky Estevez citée par Marie Odile Fievet : « Il n'y a que les élaborations singulières de chacun articulées à un "penser la psychanalyse" de tous qui apportent à la chaîne causée par un désir de savoir des solutions inédites et des formulations renouvelées ². » Et comme dirait Claude Léger, dans ces *Petits riens* insulaires, « des archipels [de contributions], elles font l'étendue [du *Mensuel*], en quoi il s'agit foncièrement » de psychanalyse.

À bientôt et bonne rentrée !

P. Z.

1. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 244.

2. V. Estevez, « Ça dit s'en va, une expérience d'École », *Mensuel*, n° 71, Paris, EPFCL, juin 2012, p. 11.

Séminaire École 2011-2012

Une interprétation
qui tienne compte du réel

Luis Izcovich

Les marques de l'interprétation *

Le choix de mon titre est guidé par une question qui part d'une formulation de Lacan énoncée dès le début de son enseignement. C'est une longue citation que je vais résumer, elle est extraite du texte « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » : « Qui ne sait pas pousser ses analyses didactiques jusqu'à ce virage » où toutes les demandes même celle d'être analyste n'étaient que transfert, « celui-là ne sait rien de ce qu'il faut obtenir du sujet pour qu'il puisse assurer la direction d'une analyse, ou seulement y faire une interprétation à bon escient ¹ ». On perçoit bien comment Lacan pose que l'aptitude à l'interprétation chez l'analyste, soit à opérer avec discernement, dépend de la fin de l'analyse. Mais pourquoi ? C'est ce que Lacan n'explique pas et à quoi je vais tenter de répondre. Je justifie ma question de ceci : si l'inconscient est une énigme à dévoiler, s'il s'agit d'attraper les significations latentes, voire de donner un sens à l'insensé des conduites du sujet, pourquoi est-il exigible de l'analyste qu'il pousse son analyse jusqu'à sa fin pour être en condition de donner une interprétation à bon escient ?

Partons d'un fait d'expérience assez général : les analystes en formation, au moment du contrôle, au début au moins, peuvent évoquer qu'ils arrivent à écouter, qu'ils posent des questions, mais qu'ils ont du mal à savoir quand et comment interpréter. Certes, on peut se servir du contrôle pour lire l'inconscient de ses analysants, cela dit, si on suit la remarque de Lacan, elle ne dit pas que le contrôle puisse suppléer à ce que l'analyse n'a pas fait. La raison tient au fait que l'interprétation n'est pas seulement une question de technique. Autrement dit, et vous l'aurez compris, concernant la question d'une

* Intervention au séminaire École, à Paris le 12 avril 2012.

1. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 636.

interprétation qui tienne compte du réel, ma question porte moins sur la modalité de l'interprétation qui fasse résonner l'inconscient que sur les raisons des effets de l'interprétation. Car, quand on dit « tenir compte du réel », il me semble que nous devons saisir deux dimensions essentielles qui ne sont pas forcément conjointes. Il y a le « tenir compte », au sens de repérer le réel, puis dans le « tenir compte » il y a un autre niveau qui est de savoir s'en servir, ce qui implique un savoir-faire qui concerne une double perspective, le savoir-faire de l'analyste avec le réel, puis le savoir-faire de l'analysant avec le réel après l'analyse. Je développerai ces deux points.

Je commence tout d'abord par l'interprétation qui permet à l'analysant de se repérer. C'est une fonction essentielle de l'interprétation. D'ailleurs, Lacan se sert à plusieurs reprises du terme de repérage pour indiquer, par exemple, comment un enfant s'oriente dans la vie. C'est une question de repérage par rapport au désir de la mère. Et il faut noter que cela exige déjà de la part de l'enfant une interprétation. Il interprète, même si c'est de façon erronée, ce qu'est le désir qui anime sa mère, soit ce qui est en deçà et au-delà de ce qu'elle dit. Le repérage du sujet est aussi essentiel pour Lacan concernant l'entrée en analyse car, avant même d'avoir formalisé le concept de réel, il pose la nécessité d'un changement dans le repérage du sujet face au réel comme condition d'entrée dans le discours analytique.

On déduit dès lors, dans ces deux exemples, celui de l'enfant-interprète ou celui de l'analysant qui formule sa demande d'analyse, que l'interprétation sert à rectifier les repérages du sujet. Maintenant, quand on dit rectifier le repérage, je ne dis pas qu'il s'agit de changer un sens pour donner un autre sens. Ce que je suis en train de dire, c'est qu'une analyse introduit le sujet dans une perspective où il se repère à partir du réel. Et cela commence, je l'ai dit, dès le début de l'analyse. Que l'interprétation rectifie le repère est même déductible de ce qui définit l'interprétation. Elle introduit du nouveau. C'est ce que soutient Lacan dans le texte cité plus haut, « La direction de la cure », puis, en 1964, dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, de façon encore plus précise, il pose que l'interprétation est élucidation. Il fait même de l'élucidation ce qui constitue le signe d'une interprétation. L'élucidation est-elle juste un sens nouveau ? Je ne le crois pas. L'élucidation, qui implique de pouvoir voir là où il y avait de l'ombre, comporte surtout

une résolution et donc sa conséquence est le passage à une nouvelle perspective. D'ailleurs, quand Lacan pose, plus tard dans son enseignement, la fin de l'analyse en termes d'aperçu du réel, il prolonge cette logique. Le moyen d'accès à cet aperçu est l'élucidation.

Maintenant, je viens à l'autre niveau des effets d'interprétation qui sont l'au-delà du repérage et qui concernent non seulement le fait de tenir compte du réel mais d'avoir une incidence sur le réel. C'est une question centrale sur laquelle j'ai pris une option qui tient compte de l'expérience mais aussi des textes de Lacan. La question est la suivante : suffit-il de concevoir l'analyse comme une procédure qui permet de cerner ce qui fait le cœur d'un sujet ou peut-on admettre que l'analyse a une incidence sur ce réel, auquel cas l'aperçu du réel serait une condition dans la progression d'une analyse mais pas la condition suffisante de son terme ?

Je voudrais sur ce point faire deux remarques. La première concerne l'écriture. Je l'ai déjà indiqué dans un article publié dans la revue *L'En-je lacanien* sur l'écriture du symptôme pour montrer une perspective constante chez Lacan : l'analyste n'est pas uniquement lecteur mais, comme il le formule, dès 1953, dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », l'analyste est un scribe. L'analyste scribe n'est pas l'analyste déchiffreur d'énigme. Le déchiffrement, c'est ce qui spécifie la pratique de Freud. Lacan est explicite dans son texte *Télévision*, lire l'inconscient implique une traduction. Lacan n'exclut pas cette dimension dans l'expérience analytique. Le problème est que la pratique de déchiffrement induit de nouveaux chiffres de l'inconscient du sujet qui appellent à de nouveaux déchiffrements. Bien que l'interprétation soit ce qui rend possible l'élucidation, le processus reste interminable et c'est ce qui justifie cette autre dimension, l'analyste scribe.

La raison de considérer l'analyste comme scribe, et donc non pas juste comme un lecteur, se trouve dans le fait que c'est uniquement de sa position de scribe qu'il peut être celui qui fait limite à la fuite de sens. Autrement dit, le devoir de l'analyste qui est d'interpréter comporte en même temps cet autre devoir : que la fuite de sens ne se transforme pas en demande d'interprétation à l'infini. C'est donc une responsabilité de l'analyste d'inclure ce qui fait limite. Et la seule limite valable du point de vue analytique est posée par ce

qui, du symptôme, s'écrit. C'est d'ailleurs pourquoi Lacan va poser le symptôme comme nécessaire. Le symptôme nécessaire n'est pas le symptôme qui demande à être interprété, ce qui est le cas tout au long de la cure, mais ce qui ne cesse pas de s'écrire du symptôme même après que l'analyse est finie. Dans cette perspective, on peut saisir pourquoi Lacan pose, à la fin de son enseignement, que ce que « l'analyste dit est coupure, c'est-à-dire participe de l'écriture ». Cela rejoint la question de la marque de l'interprétation, ce qui revient à dire que c'est le dire de l'analyste qui fait qu'il y a une écriture du symptôme dans une psychanalyse.

Je ferai deux remarques. Poser l'interprétation comme coupure démontre ce que Lacan a toujours fait, soit appliquer à l'interprétation ce qu'il avait posé à chaque fois pour l'inconscient. Ce qui est posé de façon précise est que la conception de l'interprétation répercute, au sens de tenir compte de la conception que Lacan forge pour l'inconscient, mais plus radicalement que l'interprétation doit être de la même étoffe que l'inconscient. Remarquez que, pour Lacan, l'interprétation est posée comme coupure depuis que, dans son texte « Position de l'inconscient », il pose que l'inconscient est coupure en acte. Il convient de souligner que l'inconscient-coupure en acte n'est pas juste un inconscient comme discours de l'Autre. La coupure n'est pas la chaîne signifiante, c'est même l'opposé, c'est ce qui apparaît dans l'intervalle entre les signifiants. Nous sommes en 1964 et, trois ans plus tard, il fait son séminaire sur l'acte psychanalytique. Autrement dit, l'idée de Lacan est d'élever l'interprétation au même niveau d'efficacité que celui de l'inconscient. L'interprétation ne consiste pas juste à reconnaître le symptôme, voire à ce qu'on s'identifie au symptôme. L'interprétation va à l'encontre, rivalise avec l'inconscient, mais jusqu'où ? La deuxième remarque est que l'interprétation accède au rang d'efficace, non dans le déchiffrement mais surtout dans ses effets sur le programme inconscient. C'est là qu'intervient l'écriture. C'est l'opération par laquelle l'analyse permet à l'analysant un savoir-faire avec son symptôme, savoir-faire qui est nouveau, car il n'était pas avant l'analyse et il n'aurait pas pu se produire sans l'interprétation de l'analyste.

Alors, bien sûr, on pourra m'objecter que rien ne prouve que telle ou telle autre interprétation est la cause du nouveau savoir-faire, mais ce qui se vérifie par contre, notamment à partir de l'expérience

de la passe, c'est qu'un nouveau savoir-faire a été possible uniquement à partir de l'analyse. Autrement dit, l'analyse porte les marques du sujet, mais l'après-analyse porte les marques de ce qu'a été l'analyse pour un sujet. C'est ce qui permet d'avancer l'idée des marques de l'interprétation comme effets du dire de l'analyste sur le réel du sujet. Vous remarquerez que c'est une dimension qui inclut le « tenir compte du réel » mais qui va dans le sens de ce que Lacan désignait comme la prise sur le réel. La prise sur le réel, vous en conviendrez, est autre chose que le repérage.

Je fais un détour par la question de la marque. Elle est abordée par Lacan à partir du trait unaire, signifiant primaire chez le sujet. Par ailleurs, et d'une façon qui ne s'oppose pas à celle-ci, la marque est abordée à partir des effets de jouissance. C'est déjà perceptible avant même que Lacan introduise le concept de jouissance. Prenons un exemple : dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient*, pour évoquer la nécessité que le Nom-du-Père s'incarne pour le sujet, ce qui démontre entre parenthèses que le Nom-du-Père n'est pas juste un signifiant de plus, Lacan pose le cas où la parole du père ne fait au sujet ni chaud ni froid. D'ailleurs, Lacan forge le terme d'« assujet » pour désigner ce qui était le sujet avant son avènement comme sujet. Et il se sert de deux expressions, que l'objet du désir de la mère soit touché, puis que l'« assujet » soit ébranlé. Autrement dit, le ni chaud ni froid concerne ce qu'il éprouve, soit ce qui dans la parole de l'Autre touche la jouissance du sujet. Cela renvoie à la nécessité de l'éprouvé pour se constituer comme sujet. Et remarquez que Lacan reprend ces mêmes termes dans la « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École » pour évoquer le lien de la vérité à la jouissance, formulant que la vérité ne fait ni chaud ni froid qu'à ceux qui en sont proches. Cela va dans le même sens que lorsqu'il souligne l'anesthésie à l'égard de la vérité chez certains sujets. Cela soulève une vaste question clinique concernant l'interprétation : les effets du déchiffrage ne touchent pas toujours le corps, ce qui démontre en quoi l'analyse ne peut pas se limiter aux effets de vérité ni à faire sentir au sujet ses mirages.

D'ailleurs, déjà dans le *Séminaire XI*, Lacan pose l'enjeu, soit comment l'inconscient touche au sexuel, et, pour le démontrer, il fait retour au concept de pulsion après avoir conclu que nous nous détournons de toute collusion avec la vérité. Dans le même sens encore, il

va s'y référer, dans *Télévision*, quand il aborde notre praxis comme celle des mots qui font mouche dans le corps. Lacan évoque alors ce qui peut faire sens mais qui laisse froide notre jouissance. À mon avis, c'est une question centrale pour l'interprétation, qu'on pourrait résumer ainsi : peut-on se satisfaire d'une interprétation qui vise l'avènement du sujet ?

Autrement dit, je pose que la marque de l'interprétation se vérifie non pas dans la réduction du symptôme mais dans la manière dont la jouissance est affectée, condition pour le savoir-faire nouveau du sujet. La question est cruciale car elle détermine la lecture qu'on fait de l'expression de Lacan dans la « Note italienne », où, à propos de l'avènement du désir de l'analyste qui trouve sa condition dans le devenir rebut de l'humanité, il souligne qu'en plus l'analysant devenu analyste doit porter la marque et que c'est aux congénères de savoir la trouver. L'accent qui se déduit est que la marque de l'analyste est celle laissée par sa propre expérience comme analysant, marque analytique qui n'est pas sans rapport avec une marque traumatique. C'est d'ailleurs l'idée de Lacan quand il avance que l'analyse reproduit une névrose.

On pourrait donc déjà donner une première réponse à notre question initiale. Ce qui justifie de connecter l'interprétation et la fin d'analyse est que, si l'interprétation exige qu'elle soit empruntée aux signifiants de l'analysant, ce qu'a très bien soutenu Lydie Grandet, elle trouve sa condition dans la marque laissée par sa propre analyse. Et je crois que, si Lacan parle de marque dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », c'est pour la distinguer des signifiants. L'interprétation part du signifiant et revient au signifiant. Cela ne dit pas si elle laisse ou non une marque qui, elle, est d'un autre niveau et n'est pas anticipable. L'idée qui émerge est qu'il ne suffit pas d'avoir fait une analyse pour interpréter, mais il est requis d'avoir inscrit une marque propre à l'analyse. C'est cette marque qui distingue le désir de l'analyste de tout autre désir qui se caractérise par l'instabilité.

Je vais essayer de justifier cette perspective par un autre biais, celui de la visée de l'interprétation. La nouveauté que Lacan introduit dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, c'est que, si la visée est de faire surgir le signifiant irréductible,

on en déduit que cela va à contresens de l'interprétation comme scansion. Ce serait plutôt une contre-scansion, et, en ce sens, elle va à l'encontre du signifiant traumatique. Quand on dit aller à l'encontre, cela ne signifie pas aller contre mais aller à la recherche. Autrement dit, l'interprétation traque le signifiant traumatique. Ce qui rend cette opération possible, c'est une interprétation traumatique, soit une interprétation qui a le même statut que le trauma et par laquelle il se confirme que l'étoffe de l'interprétation est la même que celle qui fonde l'inconscient. Maintenant, Lacan, dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, se réfère à cette interprétation qui vise les éléments irréductibles, non articulés, hors sens donc, à deux reprises et pas de façon homogène. Et vous verrez qu'on pourrait considérer l'une ou l'autre des citations comme représentant l'un ou l'autre pôle de notre débat, dont je rappelle l'axe : est-il suffisant pour un sujet de repérer les signifiants irréductibles, marques du hors-sens, afin de mieux s'orienter dans son existence ou est-il exigible d'une analyse qu'elle puisse promouvoir un changement dans le savoir-faire du sujet ?

Ainsi, dans la première citation, concernant le sujet, Lacan pose que « l'essentiel c'est qu'il voie, [...] à quel signifiant – non-sens, irréductible, traumatique –, il est, comme sujet, assujetti ² ». Cette remarque s'inscrit donc dans ce que j'ai évoqué auparavant, l'analyse comme une pratique qui élucide, qui permet de voir et donne même un aperçu du réel. En même temps, suivant cette proposition, il s'agit juste pour le sujet de voir à quel signifiant il est assujetti. Remarquez également que Lacan reprend le terme d'assujetti, qui renvoie à celui d'« assujet » et qui indique ce qui précède l'avènement du sujet, soit l'intrusion du signifiant traumatique. Est-ce suffisant d'avoir produit cela pour évoquer la marque de l'analyse ? Certes, nous sommes déjà dans une perspective qui vise le réel, à partir de la réduction du sens, condition d'accès au réel en tant qu'impensable. On s'aperçoit bien qu'on cerne là ce qui fait le support du sujet. Peut-on se satisfaire de considérer l'analyse comme l'expérience qui nous permet de saisir ce qui nous détermine à partir de la réduction du symptôme jusqu'à l'irréductible ? Il suffirait d'une seule phrase de Lacan, quand il pose

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 226.

qu'il s'agit de contrer le réel, pour montrer que son option n'est pas juste de tenir compte du réel.

Je reviens à la deuxième citation : elle correspond à la séance suivante du séminaire et, si je la prends spécialement au sérieux, c'est justement parce que Lacan se réfère à la même question qu'il avait soulevée une semaine plus tôt dans son séminaire, et, en plus, c'est le mot de la fin de ce séminaire. C'est d'autant plus précieux.

Lacan, à propos du désir de l'analyste comme désir de la différence absolue, pose que celle-ci intervient « quand confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ³ ». Ce qui change par rapport à la séance d'avant est qu'ici ce n'est pas que le sujet voit à quoi il est assujetti mais qu'il vient pour la première fois en position de s'y assujettir. Ce qui veut dire que, d'une part, s'il vient en position de s'y assujettir, c'est qu'il ne l'était pas auparavant, et que, d'autre part, s'il se met dans cette position, c'est parce qu'il s'agit de l'effet d'une analyse. Mais aussi, plus essentiellement, « être en position de » veut dire que ce n'est pas un effet automatique de l'analyse, cela requiert un choix du sujet.

On peut constater à nouveau l'enjeu : voir à quoi on est assujetti correspond à la dimension du repérage. Venir pour la première fois en position de s'assujettir introduit la dimension d'un changement.

Je dirai pour conclure ceci : il y a de l'oubli chez un sujet, des traces qui s'effacent, puis il y a l'analyse, dont l'effet est qu'une certaine amnésie disparaît. Et, en même temps, les sujets qui arrivent à la fin de l'expérience le constatent, il y a aussi un oubli qui touche l'analyse même. Mais l'important n'est pas là, l'important est qu'une analyse laisse des traces, ineffaçables, marques de la coupure de l'analyste, qui participent à l'écriture du symptôme et qui constituent donc un nouveau support pour l'analysant qui est allé jusqu'au terme de l'expérience. Et je crois que Lacan donne une valeur essentielle à cette nouvelle marque quand il propose, dans « Radiophonie », la question du temps et le cristal de langue : il connecte le temps qu'il faut « pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord ⁴ ». Faire trace n'est pas juste reconnaître, n'est pas juste consentir et ce n'est

3. *Ibid.*, p. 248.

4. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 428.

pas se réconcilier. Bien sûr, Lacan a ajouté, il « faut le temps de se faire à l'être ⁵ ».

Je conclus donc et je réponds à ma question de départ : si Lacan articule la nécessité de la fin de l'analyse au savoir-faire avec l'interprétation, c'est parce que ce n'est pas pareil l'analyste qui vise au déchiffrement et celui qui garde comme horizon d'une analyse l'idée d'une interprétation qui fait trace, qui écrit chez un sujet ce que les autres discours n'ont pas réussi à écrire.

5. *Ibid.*, p. 426.

Lydie Grandet

L'interprétation, un emprunt à l'analysant * ?

Si, comme a pu le dire Lacan, l'inconscient est ce qui réduit le symptôme, peut-on saisir en quoi interprétation et symptôme sont du même ordre, faisant de l'intervention de l'analyste un emprunt à l'analysant ?

Sous ce titre : « Une interprétation qui tienne compte du réel », m'est revenu ce passage des conférences aux universités nord-américaines dans lequel Lacan dit que c'est de ses analysants qu'il apprend ce qu'est la psychanalyse : « Je leur emprunte mes interventions [...]. Une intervention psychanalytique doit être équivoque. L'interprétation analytique n'est pas faite pour être comprise ; elle est faite pour produire des vagues. [...] Il n'y a passage à l'acte [analytique] que comme plongeon dans le trou du souffleur, le souffleur étant bien entendu l'inconscient du sujet ¹. » Je suis sensible à ce qui est ici convoqué du souffle, de l'air, du vent, qui peut ouvrir à l'invention...

Quelques jours plus tard à la Columbia University, il interroge : « Qu'est-ce que ça peut supposer que, *par dire*, quelqu'un soit libéré de son symptôme ? Ça suppose que le symptôme et cette sorte d'intervention de l'analyste – il me semble que c'est le moins qu'on puisse avancer – sont du même ordre ². »

Si nous prenons au sérieux ce terme d'emprunt, il nous reste à interroger : qu'est-ce qui serait à rendre à l'analysant, puisque par définition un emprunt, il faut le rendre ! L'emprunt est, selon qui en parle, l'autre nom du prêt : *inter-prêter*... Sans doute vaut-il mieux alors tenir compte ! Tenir compte de l'inconscient, l'inconscient tel que Lacan

* Intervention au séminaire École, à Paris le 12 avril 2012.

1. J. Lacan, « Entretien avec des étudiants à la Yale University », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 34.

2. J. Lacan, « Conférence à la Columbia University », *Scilicet*, n° 6-7, *op. cit.*, p. 46.

nous a appris à le lire, compter avec. Car n'est-ce pas la comptabilité qu'il nous invite à lire dans « Radiophonie », à propos de la compatibilité du savoir et de la vérité, lorsqu'il écrit, mettant le premier petit *a* entre parenthèses : « comp(a)tabilité ³ » ? Il dit en effet que la coupure interprétative est ce qui permet à la psychanalyse seule de découvrir qu'il y a un envers au discours, à condition de l'interpréter.

L'analyste comptable, Lacan l'avance très tôt, en 1964, dans « Position de l'inconscient » ; il se définit « comptable d'un tel effet de parole », l'effet de la prise du sujet dans le langage : « Le sujet n'est pas cause de lui-même : il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel. » Et, en tant qu'ils constituent l'adresse de l'inconscient, les psychanalystes « mis *en cause* » doivent « *s'éprouver* assujettis à la refente de l'inconscient ⁴ ». Il me semble que nous pourrions ici en déduire deux axes qui sont étroitement liés : à suivre le signifiant, l'axe qui permet de s'orienter vers l'(a) cause, puis celui qu'il qualifie à ce moment-là du « sujet dans le réel ». La suite du texte va dans ce sens : « Ce n'est pas l'effet de sens qui opère dans l'interprétation, mais *l'articulation, dans le symptôme, des signifiants (sans aucun sens) qui s'y sont trouvés pris* ⁵. »

Si dans les premiers temps de la cure l'analysant est animé par le sens, il veut trouver sens à ses symptômes, ce qui va lui permettre d'approcher le fantasme, l'analyste, lui, doit viser le réel ; Lacan dit alors que « c'est à la scansion du discours du patient en tant qu'y intervient l'analyste qu'on verra s'accorder cette pulsation du bord par où doit surgir l'être qui réside en deçà ». Qu'il évoque alors les parois de la Caverne en tant qu'elles donneraient corps à l'être, parois animées de cette « *palpitation dont le mouvement de vie est à saisir* ⁶ », me paraît une indication précieuse. Et je mettrai volontiers en lien ce point avec ce qu'il dit de la « confrontation de corps » lors des entretiens préliminaires dans ...*Ou pire* ⁷.

3. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2011, p. 441.

4. J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 836.

5. *Ibid.*, p. 842.

6. *Ibid.*, p. 844, c'est moi qui souligne.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 228. « Ce qui est important [...] c'est la confrontation de corps. C'est justement parce que *ça part de cette rencontre de corps* qu'il n'en sera plus question à partir du moment où on entre dans le discours analytique. »

Dans « Radiophonie ⁸ », nous retrouvons cette idée de deux voies, articulées à partir du signifiant et du signe ; Lacan est tranchant : « Sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, qu'on ne s'imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire. Bien au contraire, c'est la première, ce sera aussi la dernière, mais il faut ce détour. » Il faut donc le détour par les signifiants pour que s'extrait la marque qui signe qu'« il n'y a pas de rapport sexuel, formulable dans la structure », d'où sa conclusion : « Psychanalyste, c'est du signe que je suis averti », (a)verti : nous y entendons l'objet *a* et la vérité *pas-toute*.

La tâche de l'analyste consiste donc à « faire passer la jouissance à l'inconscient, c'est-à-dire, à la comptabilité ⁹ ». Car il s'agit bien d'un dire, un dire qui s'écrit, s'écrit, et que l'analyste a pour tâche de lire, à partir de ce qui résonne, de ce qui consonne avec ce qu'il en est de l'inconscient. En 1975, à la Columbia University, Lacan invite l'analysant à « ne dire que ce qui lui *tient à cœur* » et il définit l'interprétation comme devant « toujours chez l'analyste *tenir compte* de ceci que dans ce qui est dit, il y a le sonore et que ce sonore doit consonner avec ce qu'il en est de l'inconscient ¹⁰ ». C'est en cela qu'interprétation et symptôme sont du même ordre, à condition d'écrire, comme nous l'a indiqué Lacan, *sinthome* ; l'analyse, si elle conduit à la traversée du fantasme, ouvre à l'identification au *sinthome*, à sa réduction à sa fonction de jouissance. L'opération de la parole, dans le champ, chant de *lalangue*, assure la « dit-mansion » de vérité de la relation à la jouissance, mais elle ne peut que la mi-dire en forgeant du semblant, semblant qui organise le rapport de l'être parlant avec son corps, semblant d'homme ou de femme.

Il s'agit bien en effet, je fais référence ici au séminaire d'Albert Nguyễn « Le cœur des choses, avènements du réel », d'en passer par « *lalangue* de l'Autre pour, en la déconstruisant, en passer par le dire, le *sinthome* faisant la place à l'inconscient réel, jusqu'à en faire son nom propre ¹¹ ».

8. J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 413.

9. *Ibid.*, p. 420.

10. J. Lacan, *Scilicet*, n° 6-7, *op. cit.*, p. 46.

11. A. Nguyễn, *Séminaire 2011-2012*, inédit.

Évidemment, cela emporte des conséquences : avoir pris la mesure de ce savoir sans sujet, de cet impossible à dire, induit une position éthique ; tenir compte de ce savoir que le sujet ne connaît pas et dans lequel, cependant, il se reconnaît : « rature d'aucune trace qui soit d'avant », et en répondre ; pour l'analyste, un « savoir y faire » responsabilité.

Lacan nous indique « la chance de réponse » du psychanalyste. Je cite Colette Soler dans son *Prélude aux Journées internationales* : « Il y faut une interprétation, qui ne se suffise pas de la vérité et qui tienne compte du réel hors sens. À charge pour ceux qui s'en inspirent d'en faire la clinique. »

Je pourrais ici prendre appui sur deux interventions de l'analyste extraites de ma cure :

- j'ai, assez tôt dans ma cure, parfois, été saisie par l'envie subite de me lever et de partir ; je ne l'ai jamais fait cependant ; cette envie était énigmatique pour moi : j'en parlais, je m'interrogeais sur les circonstances qui pouvaient bien la faire survenir... Lorsque, un jour, j'ai entendu « Pourquoi vous ne le faites pas ? » je suis restée « scotchée » ! Cette interprétation ouvrait vers une équivoque logée dans les signifiants primordiaux qui, la suite de la cure me l'a fait rencontrer, touchait un point de jouissance ;

- alors que depuis des années je ressaisais « ma mère est passée à côté de sa vie », l'intervention preste de l'analyste : « Non, c'est sa vie ! » faisant coupure m'ouvrait à la part que j'y endossais ! Du même coup, elle éclairait d'un jour nouveau les signifiants primordiaux sous lesquels je m'étais rangée, la formule du fantasme, et le « se faire » de la pulsion.

Ces deux interprétations sont survenues dans la dernière partie de mon analyse et ont ouvert à la fin de la cure et à l'extraction du *sinthome* : sa mise à nu, comme on peut dire d'un végétal, « racines nues ». Si je ne me souviens plus des interprétations quant au sens, celles qui ont contribué à la construction du fantasme, ces deux-là restent à jamais gravées pour moi !

À partir de cette « différence absolue » rencontrée dans l'expérience qui, « grâce à l'existence apparente d'une espèce, [l'espèce humaine] pour laquelle il n'y a pas de rapport sexuel », fait signe

qu'« il y a du savoir quelque part, dans le réel ¹² », il peut y avoir « du » psychanalyste, comptable de la jouissance qui court sous les dits, sans qu'aucun sujet ne le sache. Occupant la position de semblant d'objet cause, il « emprunte » ses interventions à l'analysant, lisant ce qu'il entend de résonances du dire ; ce qu'il se doit de lui rendre concerne la possibilité d'extraire ce bord de l'être lettre, signe du savoir sans sujet... dans le réel.

« Pas d'éthique qui n'ait le réel pour visée » disait Michel Bousseyroux à Toulouse, le mois dernier : « l'analyste, au pied du mur de l'éthique », doit avoir « pris vent qu'il y a quelque chose qu'il ne peut pas ne pas éviter, et que c'est cela qui est le réel, à revenir toujours à la même place ¹³ ». C'est ce qui peut faire place à l'acte, « plongeant dans le trou du souffleur »...

Lacan a mis à la disposition de ces « éparcs désassortis » (expression qui met l'accent sur la séparation et le dépouillement) la passe, pour « témoigner au mieux de la vérité menteuse ¹⁴ », la déposition partielle de leur « soi-disant » ayant ainsi chance d'être entendue et reconnue d'autres éparcs... Si nomination d'AE s'ensuit, il y a alors quelque chose qui vient mettre en relief ce dont on a l'« intime conviction » : entendez-y ce qui résonne comme orientation, vecteur du féminin... Que d'autres aient pu l'entendre et le saisir donne satisfaction... Cela n'enlève rien au sentiment de solitude que porte l'intime rencontré dans la cure ; mais qu'il puisse être partagé avec d'autres donne de l'erre, air et de la légèreté...

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu qui sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, leçon du 15 février 1977, inédit.

13. J. Lacan, « Compte rendu de l'Éthique », *Ornicar?*, n° 28, Paris, Navarin, 1984, p. 18.

14. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 573.

Bernard Nominé

L'interprétation et le réel de l'effet de sens *

C'est en lisant l'intervention faite ici même par Albert Nguyễn ¹ et notamment la référence qu'il y faisait à une expression de Lacan trouvée dans le séminaire *R.S.I.*, où il est question du *réel de l'effet de sens*, que j'ai proposé ce titre pour inscrire mon travail dans l'orientation donnée pour ce séminaire d'École. Il faut vous dire que cette année, dans ma région, je travaille sur la question du sens. C'est un thème qui s'est imposé à moi à partir de la lecture du dernier ouvrage de Colette Soler, *Les Affects lacaniens*.

J'ai pris comme point de départ l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » qui est en fait une réflexion sur le sens dans la psychanalyse. « Le sens du sens dans ma pratique se saisit (*begriff*) de ce qu'il fuie : à entendre comme d'un tonneau, non d'une détalade. C'est de ce qu'il fuie (au sens : tonneau) qu'un discours prend son sens, soit : de ce que ses effets soient impossibles à calculer ². » À lire ce texte, on n'a pas du tout l'impression que Lacan se lamente de cette fuite du sens, ni du discours comme tonneau percé. Bien au contraire, il précise, en commentant le conseil de Freud d'écouter chaque patient en oubliant tout savoir préalable, que *la fuite du tonneau est toujours à rouvrir*. Mais cela va même plus loin puisque à la fin de cette introduction il conclut sur un point qui fait, à mon sens, référence à l'expérience de la passe : « Ce n'est pas parce que le sens de leur interprétation a eu des effets que les analystes sont dans le vrai, puisque, même serait-elle juste, ses effets sont incalculables ³. »

* Intervention au séminaire École, à Paris le 10 mai 2011.

1. Intervention au séminaire École, à Paris le 10 novembre 2011.

2. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 553.

3. *Ibid.*, p. 558.

D'où le problème par rapport au savoir, puisqu'un savoir implique qu'on puisse prévoir. C'est essentiellement à cela qu'il nous sert. Ce que l'analyste a à savoir, c'est qu'il y a un savoir qui ne pense ni ne calcule *mais qui n'en travaille pas moins pour la jouissance*. Mais de ce travail de l'inconscient, pas tout ne peut s'écrire. Il y a là un réel qui est fondamental. « Un réel de là s'atteste qui, pour n'en pas être mieux fondé, [est] transmissible par la fuite à quoi répond tout discours ⁴. »

C'est dire que ce réel, il n'y a pas moyen de mettre la main dessus. Côté passant, pas la peine de chercher à prouver qu'on a atteint ce point hors sens, hors chaîne. Côté cartel, pas la peine de chercher à le débusquer dans le témoignage du passant. Si réel il y a il faut savoir en trouver la trace autrement puisqu'il ne se transmet que par la fuite autour de laquelle s'organise la ronde des discours.

Dans son exposé du mois dernier, Luis Izcovich ⁵ mettait l'accent sur la marque de l'interprétation, suivant en cela l'indication donnée par Lacan dans « La note italienne ». Chercher la marque de l'interprétation, c'est-à-dire en mesurer les effets sur le réel, autrement dit sur la jouissance, c'est bien autre chose que de vérifier que le passant a bien atteint ce fameux point de réel du travail inconscient, sur cette jouissance opaque qui semble polariser l'attention dans notre communauté ces derniers temps. Je dois dire que, spontanément, je me méfie de tout effet de mode, mais ici plus que jamais puisqu'il s'agit du réel.

Pourquoi se passionnerait-on pour le réel ? Sans doute parce qu'il nous échappe, qu'il est toujours hors d'atteinte de notre saisie signifiante, de notre conception imaginaire. Puis sans doute valorise-t-on le réel parce que l'on a l'impression que, là, on tient le dernier Lacan. Vous connaissez la thèse : certains ont cru remarquer qu'au départ de son enseignement Lacan valorisait l'imaginaire avec son *stade du miroir* puis le symbolique avec son *rapport de Rome* pour finir par mettre l'accent sur le réel, à partir du séminaire *Encore*. C'est une erreur que Lacan lui-même dénonce. Aucun de ces trois registres ne vaut plus qu'un autre. C'est l'essentiel de la leçon qu'il faut retenir du séminaire *R.S.I.*

4. *Ibid.*, p. 559.

5. Intervention au séminaire École, à Paris le 12 avril 2012.

Réel, symbolique et imaginaire sont trois consistances. « La consistance de l'Imaginaire est strictement équivalente à celle du Symbolique, comme à celle du Réel. C'est même en raison du fait qu'ils sont noués d'une façon qui les met strictement l'un par rapport aux deux autres, dans le même rapport ; c'est même là qu'il s'agit de faire un effort qui soit de l'ordre de l'effet de sens. Qui soit de l'ordre de l'effet de sens, je veux dire que l'interprétation analytique implique tout à fait une bascule dans la portée de cet effet de sens ⁶. » C'est dans cette leçon du 11 février 1975 que Lacan se pose la question de l'effet de sens dans l'interprétation analytique. À priori on pourrait croire que cet effet de sens n'a classiquement rien à voir avec le réel et que traiter de la question de l'effet de sens de l'interprétation analytique n'est pas une façon de répondre à la question du jour : celle d'une interprétation qui tienne compte du réel. Eh bien, vous allez voir que si !

Si l'interprétation analytique implique une bascule dans la portée de l'effet de sens, c'est dans la mesure où elle s'appuie sur la part de réel qu'il y a dans le sens. C'est la fonction bien connue de l'équivoque, sans laquelle l'interprétation analytique serait réduite à pas grand-chose. L'interprétation analytique fondée sur l'équivoque n'est pas une invention du dernier Lacan. Il n'y a pas besoin de se rompre à un exercice post-joycien pour y accéder. L'interprétation comme équivoque est fondée sur la clinique freudienne. Autrement dit, une interprétation qui tienne compte du réel, ce n'est pas le dernier cri : il en a toujours été ainsi. Sinon, l'interprétation analytique ne se différencierait pas d'une explication de texte.

L'explication de texte consiste à établir une signification. L'interprétation analytique, elle, bouleverse les significations établies, ce qu'on appelle le sens commun, le disque « ourcourant » comme disait Lacan dans « La troisième ». Le disque « ourcourant » est un disque tellement entendu qu'on ne l'écoute plus. L'interprétation analytique fait entendre, résonner autre chose et en cela elle s'appuie sur la fuite du sens. Évidemment, il faut concevoir que pointer la fuite du sens revient à contrer la signification. C'est là, je crois, qu'il faut s'en tenir, autant que faire se peut car ce n'est pas simple, à la distinction de structure entre sens et signification. Lacan a insisté tout au long

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, inédit, séance du 11 février 1975.

de son enseignement sur cette différence qu'il a tirée du travail de Gotlob Frege. Ce que Frege désigne comme *Bedeutung*, signification ou dénotation, c'est ce que le signifiant désigne, ce qu'il dénote, l'objet en somme. En termes saussuriens, c'est le signifié.

Si je dis cette phrase : « Le vainqueur d'Iéna est mort à Sainte-Hélène », cet énoncé a une signification, fixe, bien définie : c'est de Napoléon qu'il s'agit. Je peux dire aussi bien : « Le vaincu de Waterloo est mort à Sainte-Hélène. » Cet énoncé n'a pas tout à fait le même sens, mais il a la même signification, la même dénotation, il est clair qu'il s'agit toujours de Napoléon. Dans le premier énoncé on insiste sur le côté vainqueur de Napoléon, on se situe plutôt côté français, dans le second on insiste sur le côté vaincu, on se situe du côté anglais. Il ne vous aura pas échappé que le pont d'Iéna est à Paris et la gare de Waterloo à Londres. Parler du pont de Waterloo à Paris et de la gare d'Iéna à Londres, ce n'est pas tant que ça n'aurait pas de sens, ça aurait toujours le sens de se moquer de l'histoire, mais ça n'aurait aucune signification car il n'y a aucun monument, donc aucun objet dénoté par ces signifiants. Donc sens et signification sont deux choses à distinguer même si dans le langage courant on les confond.

Pour Frege, la *bedeutung* d'un énoncé est en définitive sa valeur de vérité. C'est vrai ou c'est faux. Si je dis : « Sous le pont de Waterloo coule la Seine », cet énoncé a un sens, on peut se demander raisonnablement : qu'est-ce qu'il veut dire ? Mais quant à sa dénotation, on peut dire : c'est faux ! Pour créer du sens il faut associer des signifiants, avec un minimum d'ordre, sinon on est dans la salade de mots, comme dans *lalangue*. *D'Iéna à Sainte-Hélène*, ça a du sens, c'est même une sorte de condensation qui décrit d'une façon économique le parcours de Napoléon. Mais *de Sainte-Hélène à Iéna*, c'est un non-sens, au regard de l'histoire, tout du moins, car rien ne vous empêche d'aller à Sainte-Hélène et de chercher une agence de voyage à Jamestown (c'est la capitale) pour y acheter un billet pour Iéna.

Vous voyez le mal de chien que je me donne pour essayer de sortir du sens. N'est pas hors sens qui veut ! Le sens nous colle à la peau. Il suffit d'articuler quelques signifiants et aussitôt se pose la question du sens. Le sens se définit comme question : qu'est-ce que ça veut dire ? La signification, ce n'est pas une question, c'est une réponse : vrai ou faux. La signification se rapporte à la vérité, c'est

un effet de vérité. Ça arrête d'une certaine façon la question toujours incertaine du sens. C'est très important, au niveau du discours analytique, de distinguer l'effet de sens de l'effet de vérité. Ainsi, on peut dire que l'interprétation vise le sens, non pas la vérité, donc non pas la signification. C'est ce que vous trouverez sous la plume de Lacan dans « L'Étourdit » : « L'interprétation est du sens et va contre la signification ⁷. »

Je crois que cette distinction entre sens et signification est très précieuse. Lacan l'a déclinée de plusieurs façons. En la comparant à l'opposition entre parole pleine et parole vide : « La parole pleine, c'est une parole pleine de sens. La parole vide, c'est une parole qui n'a que de la signification ⁸. » En l'appliquant à la distinction entre amour et désir : « Le désir a un sens, mais l'amour [...], ça n'est qu'une signification ⁹. » Cette formule, à elle seule, interprète les vicissitudes de la vie de couple. Si le désir est du côté du sens, il poursuit ce qui fuit, il est par essence insatisfait, alors que si l'amour est une signification, il se fixe, il se satisfait. D'où les tiraillements entre l'amour comme signification donc fixation, arrêt – c'est lui, c'est elle – et le désir qui, lui, ne cesse de pousser vers un ailleurs car ce n'est jamais lui, jamais elle non plus.

Il faudrait aussi mentionner le fantasme comme *index d'une signification absolue* qui le met à part des formations de l'inconscient. Freud lui-même ne déchiffre pas le fantasme comme il le fait avec les formations de l'inconscient, il en analyse la grammaire. Eh bien, la grammaire s'occupe de la signification, non pas du sens.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur ce couple sens-signification, mais, pour clore ce chapitre, je voudrais seulement me pencher un instant sur le statut de l'interprétation délirante.

C'est une question récurrente chez Freud comme chez Lacan : qu'est-ce qui distingue l'interprétation analytique de l'interprétation paranoïaque ? Je serais tenté de répondre assez vite que la différence porte précisément sur l'usage de la signification. Dans la psychose, face au manque de signification pour capitonner la fuite du sens, face

7. J. Lacan, « L'Étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 480.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, séance du 15 mars 1977.

9. *Ibid.*

au manque de limites, le psychotique sort de la perplexité anxieuse que cela déclenche pour lui par une signification absolue qui n'a aucun sens, mais qui a une valeur de vérité : c'est vrai et ça dit la vérité sur lui. Le psychotique en cela n'est pas en appétit de sens, il en est d'emblée gavé, mais il est confronté au vrai de la signification. Dans l'interprétation paranoïaque, le sujet est certain que, dans ce qu'il entend de façon perplexe, il y a une vérité, ça le concerne. C'est la signification qui vient combler les dégâts causés par la fuite du sens.

C'est comme cela que je serais tenté de relire la fameuse présentation de Lacan, cette patiente qui lui confie qu'elle a entendu très nettement son voisin de palier dire, hors de tout contexte, un mot tout à fait déplacé qu'elle s'est empressée de prendre pour elle. Dans l'entretien, Lacan arrive à lui faire dire qu'elle s'est d'abord adressée au monsieur en lui disant : « Je viens de chez le charcutier. » La perplexité devant laquelle l'a placée cette phrase banale – qui ne faisait que commenter ce qu'elle venait de faire, elle revenait de chez le charcutier, sans aucun doute – l'a conduite à chercher une signification, qu'elle ne peut trouver chez l'Autre puisqu'elle est psychotique et que la signification de son existence pour l'Autre et notamment pour cet homme qui ne peut qu'être un intrus entre sa mère et elle lui manque. À défaut de cette signification trouvée chez l'Autre, il lui faut la créer elle-même, et c'est la fameuse hallucination qu'elle entend très nettement : il lui a dit : « Truie. » Là, elle en est sûre, c'est le vrai sur elle que ce voisin profère, c'est pourquoi c'est une injure, ce n'est pas allusif du tout, aucun sous-entendu, une vraie signification de ce qu'elle se croit être pour cet homme : une truie, alors même qu'elle n'en sait rien elle-même.

Si vous relisez ce passage du séminaire sur les psychoses, vous verrez à quel point Lacan nous met en garde contre le piège dans lequel lui-même aurait pu tomber, de donner du sens à l'allusion que pourrait comporter cette phrase banale : « Je viens de chez le charcutier. » Il n'est pas du tout question du sens dans cette affaire, mais d'une signification absolue qui tombe comme un couperet sans que le sujet ait eu à la chercher dans l'Autre.

S'il y a cette création inopinée de la signification absolue, c'est parce que cette phrase banale fait sans doute partie d'un automatisme mental qui commente l'acte de la vie quotidienne de la patiente, mais

qu'elle entend hors de tout sens, c'est-à-dire hors du contexte, et qui, de ce fait, se met à vouloir dire tout et n'importe quoi. Quand on vient de chez le charcutier, on n'a pas besoin de se le dire, et encore moins de se l'entendre dire, on le sait et ça suffit.

Dans l'automatisme mental, ce sont les signifiants rencontrés par hasard qui se mettent à s'articuler tous seuls, et c'est pour cela que ça ne veut rien dire. En tout cas cela ne dit pas qu'on vient de chez le charcutier, puisqu'on n'a nul besoin de se le dire. Si ça dit quelque chose, qu'est-ce que ça veut bien vouloir dire ? Visiblement l'appel au sens reste vain, d'où cette signification *truie* qui surgit du rapport métonymique entre la question « d'où viens-tu ? » qui équivaut à un « qui es-tu ? » et la réponse purement contingente : « De chez le charcutier ! »

Si l'on admet que pour le sujet psychotique la question du sens est très altérée, soit que tout fasse sens pour désigner le sujet dans son imposture radicale et donc le persécute – c'est la version paranoïa, mais ça se rencontre aussi dans la mélancolie –, soit que rien ne fasse appel au sens et que cela induise la perplexité absolue face au moindre énoncé – c'est la version schizophrénie, mais ça peut aussi concerner l'état maniaque –, alors on peut comprendre qu'il ne reste au psychotique qu'à s'en remettre à la signification de vérité ; ça le concerne, ça parle de lui. Donc, contrairement à l'interprétation analytique qui s'appuie sur la fuite du sens, index du réel, l'interprétation délirante se construit à partir de la signification de vérité du dit premier qui confère à l'Autre son obscure autorité.

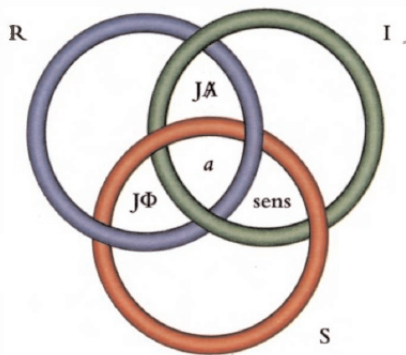
En distinguant sens de signification et en envisageant le sens sous l'angle d'un point de fuite, Lacan fait bouger la perspective et on commence à concevoir qu'il puisse y avoir un effet de sens qui ne se réduise pas à l'effet de fascination créé par l'entrecroisement de la consistance imaginaire avec celle du symbolique.

C'est le thème principal de la leçon du 11 février 1975 du séminaire *R.S.I.* « Ce que j'essaie de faire ici est destiné à changer la perspective sur ce qu'il en est de l'effet de sens. Je dirais que ça consiste, cet effet de sens, à le serrer de la bonne façon, à savoir à le serrer d'un nœud, et pas n'importe lequel. » Puis un peu plus loin il dit : « L'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas imaginaire, il n'est pas non plus symbolique, il faut qu'il soit réel. Et ce dont je

m'occupe cette année, c'est d'essayer de serrer de près quel peut être le réel d'un effet de sens. Parce que d'un autre côté, il est bien clair qu'on est habitué à ce que l'effet de sens se véhicule par des mots et ne soit pas sans réflexion, sans ondulation imaginaire. »

Lacan différencie donc l'effet de sens dans sa version effet de signification, qu'il situe à l'intersection du rond du symbolique et du rond de l'imaginaire, et le réel de l'effet de sens, qui consiste tout simplement dans le fait qu'un dire fasse nœud.

Situer le sens à l'intersection du symbolique et de l'imaginaire tient de l'illusion, c'est un leurre quant à la structure de la chaîne borroméenne, dont la définition stipule qu'il ne peut pas y avoir concaténation entre deux des cercles, puisque la chaîne ne se réalise que par le nouage avec un troisième. Autrement dit, le sens ne peut pas être le résultat de l'interpénétration de l'imaginaire par le symbolique puisqu'ils ne s'interpénètrent pas. C'est pour cela que le sens glisse en permanence. Pour qu'il arrête de glisser, il faut le nœud, mais le nœud – si l'on se réfère à la juxtaposition du symbolique et de l'imaginaire –, c'est le rond du réel qui l'assure. C'est donc logiquement le réel qui participe à l'effet de sens. CQFD ! C'est ce qu'il fallait démontrer, comme on dit en mathématiques quand on a réussi à établir une articulation de raisonnements logiques, c'est-à-dire à faire un nœud consistant.



C'est incroyable, mais c'est comme ça. Lacan s'étonne lui-même d'avoir réussi à substituer le réel de l'effet de sens « tel qu'il fasse nœud et de la bonne façon, à ce qui se produit en un point

parfaitement désignable sur ce nœud même et qui s'appelle l'effet de fascination ». (Entendez le sens situé au joint du symbolique et de l'imaginaire.) Ce que la pratique de la psychanalyse démontre, c'est qu'un dire peut faire nœud.

« C'est en cela que la question d'abord se pose de savoir si l'effet de sens dans son Réel tient bien à l'emploi des mots ou seulement à leur jaculation. » Ce terme de jaculation est sans doute employé à dessein par Lacan, il évoque la portée de jouissance d'un certain mode d'énonciation. Mais toute énonciation n'a pas ce caractère jaculatoire. La jaculation, selon le Littré, est l'exercice de lancer du javelot. Par extension, une oraison jaculatoire est « une prière courte lancée au ciel avec un vif mouvement de cœur ». De là, on pourrait en tirer quelque chose comme *le cri du cœur*, mais adressé à l'Autre dans l'idée de le toucher. L'intention compte alors plus que le sens du mot.

« Si nous nous donnons la peine d'isoler la catégorie du signifiant, nous voyons bien que la jaculation garde un sens isolable. Est-ce à cela que nous devrions nous fier pour que le dire fasse nœud ? » Il y a en tout cas à distinguer la parole que l'analysant laisse glisser quand il se soumet à la règle de l'association libre de ce que l'analyste peut en souligner dans une scansion ou dans un dire qui fait nœud.

Mais ce dire ne pourrait pas avoir cet effet s'il n'y avait déjà dans les dits de l'analysant quelque chose qui consonne comme écho de l'inconscient. « C'est du fait qu'il y ait l'inconscient que déjà dans ce qu'il dit, il y a des choses qui font nœud, qu'il y a déjà du dire, si nous spécifions le dire d'être ce qui fait nœud. » Autrement dit, si l'interprétation peut fonctionner comme nœud, c'est que l'inconscient lui-même est un nœud. On pourrait dire tout aussi bien que l'inconscient est une interprétation.

En tout cas, on a là l'idée de l'inconscient comme nœud. C'est d'ailleurs ce que l'on trouvera à deux reprises dans le séminaire *Le Sinthome*. Une première fois le 16 mars 1976, où Lacan dit ceci : « La psychanalyse, en somme, n'est rien de plus que court-circuit passant par le sens – le sens comme tel, que j'ai défini de la copulation du langage, puisque c'est de cela que je supporte l'inconscient, avec notre propre corps ¹⁰. »

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 122.

Dans la leçon suivante qui eut lieu un mois plus tard, le 13 avril 1976, il répond à une question posée en précisant la distinction entre réel et réalité, et c'est là qu'il dit : « Je crois pouvoir supporter d'une topologie grossière ce qui est en cause, à savoir la fonction même du réel, distinguée par moi de ce que je crois pouvoir tenir pour certitude pour l'inconscient. [...]. C'est dans la mesure où l'inconscient ne va pas sans référence au corps que je pense que la fonction du réel peut en être distinguée ¹¹. »

Cependant, un mois plus tard, Lacan rédige la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », où il insiste sur le côté réel de l'inconscient. On peut avoir l'impression qu'il dit exactement le contraire.

Sans vouloir à tout prix concilier l'inconciliable, je pense qu'on peut concevoir toute cette élaboration comme répondant à la logique de la chaîne borroméenne. L'inconscient comme nœud suppose que le réel de la langue dont se fonde le noyau de l'inconscient, homologue à l'*Urverdrangt* freudien qui reste *unterdrückt* et *unerkannt* ¹², vienne nouer le symbolique de l'Autre à l'imaginaire du corps. Il faut ajouter qu'il est d'autant plus difficile de faire la part des choses que Lacan associe chacune des consistances à ce qui lui *ex-siste*. Le sens se trouve donc en place d'Autre du réel, comme la jouissance phallique se trouve en opposition au corps imaginaire et la jouissance de l'Autre séparée de la consistance symbolique.

Quoi qu'il en soit, la clinique que nous rencontrons confirme cette réalité de l'inconscient comme nœud entre le réel de *lalangue* et le corps, moyennant certaines équations symboliques qui impliquent la fonction du Nom-du-Père. Si l'inconscient est un nœud, l'interprétation qui le rejoint ne peut pas avoir autre structure. L'interprétation noue et ce qu'elle noue tourne autour de la jouissance, c'est ce que la pratique de la psychanalyse vérifie chaque jour, comme le remarque Lacan dans l'une de ses conférences à Sainte-Anne. « Il n'y a pas une interprétation qui ne concerne le lien entre ce qui, dans ce que vous entendez, se manifeste de parole et la jouissance. [...] une interprétation analytique, c'est toujours ça ¹³. » Le ressort de ce constat clinique

11. *Ibid.*, p. 135.

12. Dans les dessous, non reconnu. On pourrait aussi mentionner la contre-volonté : *Gegenwillen*, dont j'ai montré la structure qui s'appuie sur l'opposition signifiante dans un précédent travail publié (« Aux racines de l'inconscient », *Mensuel*, n° 63, Paris, EPFCL, octobre 2011).

13. J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 26.

est visible dans le modèle borroméen. On y voit comment les trois consistances sont nouées autour des trois *ex-sistences* qui sont trois modes du jouir, et ce qui lie ces trois *ex-sistences*, c'est le trou central qui figure l'objet *a*.

Je voudrais conclure ce travail par une réflexion sur l'effet d'une de mes réponses face à un jeune garçon schizophrène, qui m'adresse ses questions sur un mode pressant, je pourrais même dire jaculatoire, au sens exact du terme. Ses questions sont comme des traits qu'il m'adresse et où je suis sommé de répondre. En dehors de ce caractère jaculatoire, les questions de ce garçon sont souvent totalement insensées. Elles sont faites d'un assemblage hétéroclite de signifiants associés au hasard de ses rencontres. « Est-ce que tu connais l'océan de Biarritz, les tours de Mourenx, les cheminées des usines de Lacq, la pizzeria de Billère... ? »

En fait, ce qui lui importe, ce n'est pas ma réponse, car, que je réponde par oui ou par non, il reprend sa longue liste sans prendre le temps de respirer. Si je ne trouve pas le moyen de l'arrêter, l'angoisse et l'excitation montent d'un cran à chaque fois. Ce qui l'apaise un peu, c'est que je lui dise que je crois comprendre qu'il a peur d'oublier tous les repères qu'il a rencontrés sur le chemin pour venir me voir. Lui qui n'a pas l'usage de la représentation signifiante, il doit compenser par de gros efforts de mémoire. Mais ce que je constate, c'est que l'exercice de cette mémoire provoque de la jouissance.

Il n'y a aucun nœud de sens dans tout ce qui défile dans sa tête et dont il me fait profiter. C'est là que je vérifie la justesse de la remarque de Lacan quand il nous dit qu'il ne faut pas confondre le sens et l'orientation et que « l'orientation du réel [...] forclôt le sens ¹⁴ ». Ce garçon est orienté par le réel, absolument pas par le sens. Ça le désoriente complètement. Du coup, il cherche d'autres marques, d'autres repères. Ainsi, quand il franchit une porte, il lui arrive de se cogner ostensiblement et d'aussitôt s'assurer auprès de l'autre qu'il a bien vu qu'il s'était cogné. J'ai fini par comprendre qu'il ne sait pas s'il continue à être lui-même quand il passe du dedans au dehors et qu'il lui faut cette sensation sur le corps pour s'assurer de son identité une fois la porte franchie. Ce qui lui arrive également de faire en entrant

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 121.

dans mon bureau, c'est de s'assurer auprès de moi que les points cardinaux sont bien là où il les situe ; il ne se trompe jamais.

Ce garçon qu'on m'avait adressé avec un tableau assez typique d'autisme primaire m'a surpris petit à petit par sa façon de s'adresser à moi et par sa façon de se plaindre d'une souffrance dans son corps. Il interprétait ses douleurs d'une façon curieuse : « J'ai mal au genou gauche parce que je meurs à gauche, j'ai la mort de la dent qui bouge, j'ai la mort du hoquet... » Ce dont il témoigne, c'est de l'impossibilité de tout nœud symptomatique. Son corps souffre directement de l'effet de contrainte imposé par la binarité de *lalangue*. Ce qui est à distinguer de ce qui se passe pour le sujet névrosé, dont le corps est affecté par la *motérialité de lalangue*, comme Marc Strauss l'a articulé avec soin dans son exposé du 12 janvier ¹⁵.

J'en viens donc à ce qu'il m'est arrivé de répondre à ce jeune garçon un jour où il reprenait de façon rituelle une question sur la mort. C'était quelque chose comme : « Si je saute d'un avion est-ce que je peux mourir ? », ou bien encore : « Si je saute par la fenêtre est-ce que je peux mourir ? » Quand je répondais oui, ça n'allait pas, quand je répondais non, ça n'allait pas non plus. Un jour il m'est arrivé de m'en sortir par un « peut-être » et là curieusement il s'est mis à répéter en riant : « Peut-être, peut-être ! », et nous avons pu tourner la page.

Je n'ai pas compris du tout pourquoi ce *peut-être* le satisfaisait tellement. Il a fallu que j'évoque ce cas surprenant dans un séminaire en Espagne en relatant cette affaire du *peut-être* que j'avais traduit (*quizás* en espagnol) pour qu'une collègue me fasse remarquer que *quizás* se disait *peut-être* en français et que j'entende enfin ce que l'usage de ma langue m'occultait, à savoir que dans *peut-être* il y a une possibilité pour l'être.

Répondre légèrement *peut-être* à cette question pressante concernant un risque mortel n'avait à priori pas beaucoup de sens. Il aurait été plus sensé de le mettre en garde contre les risques mortels. Mais c'est ce qui a eu de l'effet pour lui qui ne se satisfait pas du sens et dont le corps est alors à la merci d'une polarité grossière, d'un binarisme implacable, qui laissent peu de place à l'être, entre un oui ou un non.

15. M. Strauss, « Le ratage du psychanalyste », *Mensuel*, n° 68, Paris, EPFCL, mars 2012, p. 47-62.

Je ne prétends pas que ma réponse ait eu un effet de sens tel que j'ai essayé de le cerner dans ce travail, je ne pense pas que ce dire ait pu faire nœud pour lui. Mais le schizophrène qui n'a l'usage ni du sens ni de la signification nous démontre mieux que quiconque que l'effet du dire dépasse l'effet de la parole qui a du sens. Il nous montre que, chez lui, *la jouissance opaque d'exclure le sens* prévaut. Il n'a pas les moyens de la dévaloriser, c'est-à-dire de la limiter, de la circonscrire dans les mailles d'un nœud.

Patrick Barillot, dans son intervention du 8 décembre ¹⁶, a commenté ce passage de la conférence « Joyce le Sinthome » où Lacan parle de cette jouissance qui fascine, cette jouissance *opaque d'exclure le sens*. « Il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là, soit dévalorisée de ce que l'analyse recourant au sens pour la résoudre n'ait d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe... du père ¹⁷. »

Cette phrase est assez complexe, son articulation grammaticale me paraît bancale, mais j'admets qu'on puisse l'entendre comme nous le propose Patrick Barillot : « Être post-joycien, c'est savoir qu'il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là. Cependant, à la différence de Joyce qui souhaitait la fin de la littérature, nous ne voulons pas la fin de la psychanalyse et pour résoudre cette jouissance opaque nous devons en passer par le sens. » Et en passer par le sens suppose de se faire la dupe du père.

Nous ne voulons pas la fin de la psychanalyse, heureusement ! Il y a bien assez de gens en ce moment qui veulent la fin de la psychanalyse pour que les analystes ne s'y mettent à leur tour ! Ce que nous voulons, c'est savoir ce qu'est une psychanalyse et pour cela nous voulons savoir ce qui s'y passe à la fin. Notamment, s'agit-il de solder tout crédit fait au nom du père ? Si vous vous référez au séminaire *Les non-dupes errent*, et plus précisément à la leçon du 13 novembre 1973, vous verrez que Lacan ne nous encourage pas à être non dupes du sens, bien au contraire, il envisage même pour la psychanalyse « une toute autre éthique qui se fonderait sur le refus d'être non-dupe, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de ce savoir, de cet inconscient qui, en fin de compte, est notre seul lot de savoir ».

16. P. Barillot, « Une interprétation qui tient compte du réel », *Mensuel*, n° 68, *op. cit.*, p. 35-45.

17. J. Lacan, *Joyce le Sinthome*, dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 570.

Sol Aparicio

Rareté de l'interprétation *

Il y a une forme de maladie contemporaine, due au psychologisme ambiant, que l'on pourrait appeler l'*interprétationnite*. Qui n'interprète pas aujourd'hui ?! Dans tout journal télévisé ou émission de radio qui se respecte, pour ne rien dire des magazines, on est sûr de trouver un ou une journaliste, quand ce n'est pas un psy de service, pour interpréter les faits et gestes des héros des divers événements du jour. Si je m'en tiens à ce qui m'apparaît, je dirais volontiers que l'analyste est peut-être aujourd'hui le seul à savoir... ne pas interpréter !

Il y va, bien sûr, de l'éthique de la psychanalyse : « Il ne faut intervenir que d'une façon sobre et de préférence efficace », disait Lacan à Rome en 1974 – lors d'une conférence de presse, précisément ! Ce pour quoi il invitait l'analyste à « savoir rester rigoureux ¹ ».

Cette rigueur, exigence d'ordre éthique et logique à la fois, ne peut venir à l'analyste que de la référence au réel : si l'éthique de la psychanalyse trouve son centre, son « point pivot », dans le réel ², la logique, telle que Lacan la définit dans les années 1970, est le savoir ou la science de ce réel. On saisit dès lors que c'est l'éthique qui appelle, qui nécessite le recours à la logique. Le lien entre les deux, sur lequel je me suis souvent interrogée, est plus précisément, et très simplement, établi par Lacan quand il écrit ceci : « Dans l'éthique qui s'inaugure de l'acte psychanalytique, [...], la logique commande, c'est sûr de ce qu'on y retrouve ses paradoxes ³. » Dans le séminaire contemporain de la rédaction de ce compte rendu de *L'Acte analytique*, il

* Intervention au séminaire École, à Paris le 14 juin 2012.

1. J. Lacan, « Conférence de presse », Rome, 29 octobre 1974, inédit.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 189.

3. *Ibid.*, p. 276-277.

relevait « une homologie entre les failles de la logique et celles de la structure du désir ».

La phrase qui fait notre titre et qui a orienté le travail de ce séminaire, « Une interprétation qui tienne compte du réel », m'avait parue d'abord opaque. Au fil des séances, pourtant, son évidence s'est imposée. Une interprétation analytique ne peut être qu'une interprétation qui tienne compte du réel ⁴ – quelle que soit la définition que l'on choisisse de retenir parmi celles que Lacan en a données. Celle, tardive, qui nous a surtout intéressés cette année est référée en particulier au symptôme. Là aussi, on peut en citer plus d'une dans les séminaires de 1974 à 1979. Je retiendrai celle-ci, qui situe clairement ce qu'il en est du réel pour nous : le symptôme est « la manifestation du réel à notre niveau d'êtres vivants ⁵ » ; le réel, c'est « ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver la marche (du discours du maître) ⁶ ».

C'est par là donc, par ce réel singulier dont elle tient compte, que l'interprétation analytique se distingue des autres, des interprétations que l'on peut dire « subjectivistes ⁷ », qui pullulent et ne se fondent que sur la tendance invétérée chez l'humain à abonder dans le sens. C'est ce contre quoi Lacan cherchait à prémunir les analystes, en leur proposant, par exemple, dans le séminaire ...*Ou pire*, de se confronter au réel mathématique, de se former à la distinction de l'Un, pour « aérer le sens » avec des éléments nouveaux. Faute de quoi, lourde d'un sens usé, l'interprétation tourne à vide.

C'est le cas des interprétations « psychothérapiques », travers auquel nous avons affaire lorsque nous recevons des personnes ayant subi une psychothérapie ; ça laisse des traces. Elles interprètent, et même surinterprètent, leurs propres faits et gestes. On constate alors que l'entrée en analyse, l'hystérisation qu'elle nécessite, se heurte à un obstacle, à une forme d'*obsessionnalisation*. Tout est expliqué, il semble toujours y avoir une interprétation à portée de main, mise à disposition par le discours courant (dont fait partie à l'occasion une certaine vulgate œdipienne ⁸), prête-à-porter, en quelque sorte.

4. Colette Soler l'a souligné. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009.

5. J. Lacan, « Conférence de presse », 31 octobre 1974.

6. J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011.

8. ... que Lacan avait dénoncée comme idéologie en 1967. Cf. la « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École » (dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001). De l'idéologie à la vulgate... ?

Or l'interprétation analytique n'est pas du prêt-à-porter. Elle l'est si peu qu'elle « demande, pour être reçue, du travail », travail que Lacan oppose au savoir qui, lui, « est de l'ordre de la jouissance »⁹. Pour être reçue, l'interprétation demande du travail, à qui ? Il me semble qu'il faut d'abord et surtout répondre : à l'analyste. L'interprétation demande à l'analyste un travail que l'on pourrait comparer (je crois que Lacan l'a fait) à celui du tailleur, celui qui fait du sur-mesure.

L'idée du prêt-à-porter m'a renvoyée à l'interprétation *ready-made*, expression anglaise signifiant préfabriqué, que l'on pourrait songer à traduire par « prêt-à-porter ». Sauf que, s'agissant de l'objet *ready-made* inventé par Marcel Duchamp, il n'est en fait pas prêt-à-porter, il est plutôt prêt à prendre. Pour ce qui est de l'interprétation *ready-made*, que Lacan évoque dans « La troisième », elle se situe à l'opposé du prêt-à-porter. Évoquer le *ready-made* à propos du jeu de mots dont se sert l'interprétation analytique, c'était d'abord rappeler qu'elle trouve, qu'elle emprunte, qu'elle prend les éléments dont elle se sert dans le discours de l'analysant.

Ce n'est d'ailleurs qu'à cette condition que l'on peut concevoir que l'interprétation puisse faire limite à l'absence de dialogue. Disons-le mieux, tel que Lacan le fait, en se servant de l'équivoque, l'interprétation fait limite au pas-de-dialogue¹⁰. Ce n'est qu'un pas. Mais suffisant pour faire bonheur de l'interprétation qui répond à la solitude du *parlêtre*, celle à laquelle le condamne « l'universel bavardage » que Mallarmé dénonçait en son temps.

On conçoit ainsi qu'il puisse y avoir des interprétations mémorables, ou que l'interprétation puisse être mémorable. Je dirais qu'une interprétation mémorable est celle qui dit, qui donne voix à la vérité qui s'énonce dans les dits de l'analysant, à son insu ; qui permet que cela se dévoile à lui. Il ne saurait donc y en avoir que très peu, car des vérités de cette sorte, il n'y en a pas à la pelle. Il me semble

9. J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », Entretiens de Sainte-Anne, 4 novembre 1971.

10. J. Lacan, « ...Ou pire », *Scilicet*, n° 5, p. 9 : « Pas de dialogue, ai-je dit, mais ce pas-de-dialogue a sa limite dans l'interprétation, par où s'assure comme pour le nombre le réel. Il en résulte que l'analyse renverse le précepte de : bien faire et laisser dire, au point que le bien-dire satis-fasse, puisqu'il n'y a qu'à plus-en-dire que réponde le pas-assez. » Puis J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 126.

qu'elles concernent essentiellement soit le fantasme fondamental, soit l'objet auquel le sujet est identifié. Dans les deux cas, l'interprétation dit quelque chose de l'être de jouissance et ne peut que mi-dire cette vérité-là. Elle ne vaut, bien entendu, que pour celui à qui elle s'adresse, et seul l'analysant est en position de pouvoir la dire telle, mémorable.

Je reviens à l'interprétation comme *ready-made*. Lacan citait alors ¹¹ un exposé de René Tostain, prononcé la veille de « La troisième » et intitulé « Ready-made et objet a ¹² ». Je dois à Jacques Adam d'avoir pu lire le texte de cette intervention (qu'il avait cité à Cerisy l'an dernier) et voudrais m'y arrêter un instant.

Partant du regard, cause du désir de voir et de donner à voir, Tostain se proposait de « relever quelques analogies entre la pratique de la peinture et la pratique analytique ». Il rapprochait l'objet *ready-made* inventé par Marcel Duchamp en 1913 de l'objet *a*, et notait que l'entreprise de Marcel Duchamp méritait d'être qualifiée d'analytique, en ceci qu'elle a supposé une coupure dans « les avatars de la représentation », dans l'histoire de l'art donc, « une rupture irréparable dans le visible », qui réussit à « opérer un déplacement de discours ».

Parmi ces objets *ready-made* « produits » par Duchamp, nous connaissons tous les plus célèbres, la *Roue de bicyclette*, le *Porte-bouteilles* et l'*Urinoir retourné*, appelé aussi *Fontaine*. Or Duchamp avait formulé des règles précises, des consignes, pour produire ces objets qu'il appelait « objets-dards » (d, a, r, d). Ces règles, auxquelles doit s'astreindre celui qui entreprend de produire un « objet-dard », visent à réduire l'objet choisi à son statut de pur objet, à l'isoler comme pur signifiant, dénudé de toute forme d'investissement libidinal. Il fallait en effet « que l'impression esthétique soit nulle », que l'on n'éprouve « aucune sorte de délectation », que le « goût personnel » n'intervienne pas, que l'objet en question « n'intéresse pas », qu'il n'ait « aucune chance de devenir joli », ni agréable à regarder, ni laid... car « n'importe quoi finit par devenir beau à l'usage ». On saisit que le sens et les sens étaient ainsi mis en suspens. L'objectif était d'écarter « tout ce qui est du registre de la demande de sens », de « faire taire le plaisir pour que, écrit Tostain, le désir ait le champ libre ».

11. J. Lacan, « La troisième », *op. cit.*

12. R. Tostain, « Ready-made et objet a », *Lettres de l'EFP*, n° 16, *op. cit.*, p. 69-78.

Ce renvoi à l'objet *ready-made* n'était donc pas mal venu pour pointer ce sur quoi Lacan insistait alors, la visée et l'effet attendu de l'interprétation – son effet sur le symptôme tout particulièrement, puisque ce ne sont pas les formations de l'inconscient qui sont alors en cause. L'interprétation des rêves, lapsus et actes manqués est interprétation du désir, du sens du désir ou du désir qui est sens. L'enjeu est autre quand il s'agit de préciser « ce qu'il faut pour traiter le symptôme ¹³ ».

Pour ne pas nourrir le symptôme de sens, dit donc Lacan dans « La troisième », l'interprétation doit viser le jeu de mots, jouer sur l'équivoque. La question de savoir comment enfin venir à bout du symptôme est sur le métier dans les séminaires de ces années borroméennes (auxquels plusieurs de nos collègues se sont référés en détail, ce que je ne ferai pas). Je voudrais simplement relever ceci qui, dans le séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, insiste sur cette nécessaire mise en cause du sens, qui s'accroît chez Lacan au fur et à mesure qu'avance sa réflexion sur le réel du symptôme. Il s'agirait, pour les analystes, d'instituer « une pratique sans valeur », sans valeur esthétique, a-t-on envie de dire, puisqu'en articulant une fois encore l'interprétation au mot d'esprit, Lacan remarque alors, le 19 avril 1977, que le mot d'esprit n'est pas beau. Mais il faut certainement entendre dans ce « sans valeur » une pratique sans valeur de sens, sans la valeur que le sens accorde.

Il semble bien qu'éviter, se passer ou sortir du sens – « passer outre », proposait Albert Nguyen ¹⁴ – soient choses qu'on n'est pas sûrs d'atteindre. Lacan note en effet que le recours au signifiant dans l'interprétation, dont nous espérons qu'il résonne au niveau de l'inconscient, engendre du sens. La résonance, c'est, encore, du sens. C'est pourquoi il introduit à ce moment-là, s'appuyant sur sa lecture de *L'Écriture poétique chinoise* de François Cheng, l'idée d'un forçage à opérer, « le forçage par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose que le sens ». Vous l'aurez retenu comme moi si vous avez lu

13. Et il expliquait : « Le symptôme, c'est quelque chose qui avant tout ne cesse pas de s'écrire du réel », il s'agit de « l'apprivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 19 avril 1977).

14. A. Nguyen, « Comptable du réel : ab-sens de l'interprétation », *Mensuel*, n° 68, Paris, EPFCL, mars 2012, p. 21-33.

cette séance du 19 avril 1977, Lacan parle alors de « ce que *pourrait* être l'interprétation analytique » – le conditionnel suggérant un « nous n'y sommes pas encore ».

Nous. On pourrait objecter à ce « nous » que chacun est au point où il en est, qu'il n'y a donc pas de « nous » qui vaille, qu'il n'y a que le pluriel des singuliers *je, tu, il, elle...* Lacan insiste pourtant, au sujet de l'interprétation, je crois bien en plus d'une occasion, sur le fait que l'analyste n'avance pas là tout seul, qu'est en jeu l'état du discours, du discours analytique. (Un analysant, pour qui trouver les mots pour dire est particulièrement difficile, me faisait part récemment de l'insistance répétitive de quelque chose qu'il éprouve au réveil. Aurais-je eu l'idée de lâcher le mot « humeur » si je n'avais pas eu à ma disposition la notion que *lalangue* a des effets qui sont affectés énigmatiques ?)

J'ai le souvenir d'avoir entendu des AE dire que l'analyse leur avait appris à parler. On peut dire aussi, car cela l'implique, que l'analyse apprend en même temps à se taire, du moment où elle met en lumière la portée, le pouvoir, l'effet et l'efficace de la parole, elle le met en lumière comme difficilement mesurable, encore moins calculable. Lacan a bien souligné la portée d'interprétation que peut avoir un silence opportun, un dire silencieux ¹⁵. Cela fait partie de l'éthique dite par lui du bien-dire, qui concerne au premier chef l'analyste. Je l'ai réalisé il n'y a pas si longtemps : ce précepte, bien faire et laisser dire, que l'analyse renverse, nous dit Lacan, « au point que le bien-dire satisfasse », ce précepte renversé s'applique à l'analyste, qui n'a pas à bien faire mais à bien dire, ce qui nous ramène au « savoir rester rigoureux » de mon début.

L'analyste a le devoir d'interpréter. Et de le faire « à bon escient ¹⁶ », ce qui veut dire à la fois « selon son avis », son intime conviction, et « avec la conviction d'agir à propos ». Or ce qui paraît correspondre à la part qui est la sienne dans le faire de l'analyse, à une répartition des tâches : l'analysant associe et l'analyste interprète,

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, inédit, leçon du 11 février 1975. Séance au cours de laquelle Lacan oppose l'effet de sens réel « exigible du discours analytique » à la fascination correspondant à la plupart des effets de l'art.

16. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 636, paragraphe commenté par L. Izcovich dans ce séminaire au mois d'avril.

n'est pas si simple à établir. Je veux dire qu'il n'est pas aisé de situer précisément ce qui, dans l'interprétation, revient à l'analyste.

Car il se trouve, d'une part, que l'analysant lui aussi interprète. Non pas qu'il produise des interprétations prêtes-à-porter, mais qu'il cherche à donner sens à ses formations de l'inconscient. Attelé à la tâche analysante, il est amené à une élaboration qui comporte une interprétation de celles-ci. S'attachant, selon son style, plus ou moins au signifiant ou au sens, découpant joyeusement les mots ou tâchant de suivre religieusement le fil de chaque question apparue, l'analysant « s'engage dans le dire », glissant sur la chaîne signifiante... Lacan le souligne à l'occasion, c'est lui l'interprétant, et nous l'aidons à interpréter en fournissant un supplément de signifiant ¹⁷.

Il se trouve, d'autre part, que l'interprétation ne s'avère telle que par son effet. Toute intervention ayant un effet d'interprétation mérite d'être considérée comme telle. Mais cela ne se vérifie qu'après coup. On pourra alors dire qu'il y a eu interprétation, ou que l'interprétation a eu lieu.

Décrivant l'état d'attention flottante qui la rend possible, lors d'une séance du séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan fait apparaître une sorte de contingence de l'interprétation (toute nécessaire qu'elle soit par ailleurs) : « Quand l'analysant émet une pensée, nous pouvons en avoir une toute autre, c'est un heureux hasard d'où jaillit un éclair ; c'est là que *peut se produire* l'interprétation ¹⁸. » Dans cet éclair qui jaillit parfois, heureux hasard ! (Comme souvent dans les indications données par Lacan au sujet des conditions de l'interprétation, il y a là un côté restrictif. Les véritables interprétations sont rares.)

Il est si vrai que l'interprétation *peut se produire* qu'il arrive même qu'elle se produise (presque) malgré l'analyste. Je l'illustrerai d'une anecdote, assez drôle, dont j'ai été témoin. Au cours d'une soirée, un analyste rendait compte de quelque chose qu'il avait maladroitement dit à un analysant alors qu'il l'accompagnait vers la sortie. Cela lui avait échappé et il s'en était mordu les doigts. Mais il avait touché juste. Celui qui animait la soirée avait la plus grande peine à lui faire accepter que c'était bel et bien une interprétation. Ce qui, si mon souvenir est bon, s'était avéré dans la suite de l'analyse.

17. J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », inédit, leçons du 4 mai et du 21 juin 1972.

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 11 juin 1974.

« Tous les coups sont permis ¹⁹ », a dit Lacan à propos du recours à l'équivoque homophonique, « pour la raison que, précisait-il, quiconque étant à leur portée sans pouvoir s'y reconnaître, ce sont eux qui nous jouent ». Les équivoques « nous jouent », elles peuvent jouer tout autant l'analysant que l'analyste !

Enfin, *last but not least*, il y a ces remarques de Lacan, aussi simples que surprenantes, qui situent l'interprétation en l'attribuant non pas à l'analyste ni à l'analysant, mais à l'inconscient. « L'inconscient a déjà procédé par interprétation ²⁰ », dit-il en 1964. Puis, en 1969 : « Le rêve est déjà en lui-même interprétation, sauvage, certes, mais interprétation ²¹. » *Déjà*. Analyste et analysant ne viennent donc qu'en second, l'un vient dire et l'autre lire ce que l'inconscient, lui, le « travailleur idéal ²² », a interprété le premier...

Alors, « que peut-on savoir du savoir inconscient ? » C'est la question proposée au travail pour le séminaire de l'an prochain, puisque cette affaire psychanalytique dans laquelle nous sommes embarqués ne se termine pas ce soir, ça continue. *Je* ne sais pas ce qu'on peut savoir du savoir inconscient. Mais je dirai, pour terminer, que l'analyste n'ayant aucune forme de maîtrise du savoir inconscient en jeu dans chaque analyse, il ne peut qu'opérer en tenant compte de ce réel-là.

19. Cf. « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, p. 48 : « Je tiens que tous les coups sont là permis pour la raison que quiconque étant à leur portée sans pouvoir s'y reconnaître, ce sont eux qui nous jouent. »

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 118.

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 197.

22. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973.

Vicky Estevez

L'analyste, cause réelle de l'analyse *

La réponse réelle de l'analyste

Dans son texte « Quelle fin pour l'analyste ¹ ? », Colette Soler associe « un partenaire inédit » à « un partenaire qui a chance de répondre ² ». C'est cette articulation qui a attiré mon attention et que je vais essayer de traiter, en ce moment où nous sommes sur le point de conclure notre séminaire École de cette année, « Une interprétation qui tienne compte du réel », et que nous nous apprêtons à nous rendre début juillet aux journées de travail à Rio sur le thème : « Que répond l'analyste ? Éthique et clinique ».

Si nous reprenons les termes de l'argument que je viens de lire, nous pourrions soumettre à discussion la thèse suivante : le partenaire qui a chance de répondre est un partenaire inédit. En quoi sa réponse, dont l'interprétation, tient-elle compte du réel ?

Disons pour commencer qu'il y a réponse et réponse. Il y a les réponses que l'on peut appeler « de fonctionnement », indispensables pour soutenir le dispositif – mise en place du transfert, installation du sujet supposé savoir, déchiffrement. Puis il y a la réponse essentielle de l'analyste, celle de celui qui a une chance de répondre. Cette réponse, signe de la présence du désir de l'analyste, est fondamentalement et avant tout une non-réponse, du début jusqu'à la fin. La

* Intervention au séminaire École, à Paris le 14 juin 2012.

1. C. Soler, « Quelle fin pour l'analyste ? », *Quarto*, n° 35, 1989, p. 44-49. Dans la même idée, plus récemment, Colette Soler dit reprendre les termes de Lacan « quelqu'un pas quelconque » (*Revue du Champ lacanien*, n° 11, Paris, EPFCL, 2012, p. 45-49).

2. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 558.

réponse est la non-réponse. Ce qui agit, c'est le silence, car le réel, dit Lacan, c'est le silence de l'analyste ³.

La réponse non-réponse qu'on pourrait appeler structurale – à distinguer d'un non-dire – agit en faisant coupure. En tant que réel, elle fait arrêt. Cet arrêt a des effets.

L'effet majeur sur l'analyse de la non-réponse active de l'analyste va être la mise au jour, chez l'analysant, de la manifestation d'un désir particulier qui va se séparer de la demande implicite dans le transfert.

En butant sur la non-réponse, petit à petit, l'analysant va cesser de s'intéresser à ce qu'il croit qu'on attend de lui ; il va se diriger vers la question-énigme qui cause son désir, en présumant que l'analyste, sujet supposé savoir, en a la clé ; mais celui-ci ne répondra toujours pas. Le barrant lui – c'est-à-dire en se barrant lui-même –, il va alors s'intéresser aux clés que son propre inconscient va lui fournir.

Au bout d'un moment, obtenant des clés mais pas celles qu'il veut, l'analysant va déduire que répondre à cette question n'a pas de sens. Il perçoit alors qu'il n'y a pas de clé, qu'il s'agit d'une question sans réponse. La non-réponse de l'analyste devient absence de réponse tout court.

Entre-temps, presque sans s'en rendre compte, l'analysant ainsi que sa libido se sont transformés. Libérés d'un rapport aliéné à l'Autre, ils sont devenus : une réponse possible, une solution qui ose la vie. L'analysant se dit alors qu'il n'a plus de temps à perdre, il dit *ciao* à l'analyste et, comme symptôme libre et séparé, c'est-à-dire comme symptôme-reste – effet de la non-réponse –, tout léger, il s'en va joyeusement au grand air, vivre sa vie.

Ça pourrait s'arrêter là. Et ce serait très bien. Or, à la réponse-non-réponse, il y a un au-delà. En tant que sujet-symptôme, l'analysé peut vivre bien sa vie. De son analyse et de son inconscient, il peut être instruit, mais, s'il veut être analyste, ce n'est pas suffisant pour porter en creux le désir de l'analyste.

L'au-delà du symptôme-réponse, c'est que *même la question est en trop*. Derrière le « pas de réponse » se cache un autre réel : le « pas de

3. J. Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », dans *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 53.

question ». Entre deux signifiants, il n'y a qu'un espace vide, un écart absolu et irréductible, celui du signifiant manquant, du trou troué.

Le symptôme-solution du sujet signe le désir de séparation d'un sujet qui ne se place plus lui-même comme réponse ; mais, bien que presque inexistante, la référence à l'Autre – le désir du sujet est toujours désir de l'Autre – est encore là. Il faut un pas de plus qui, d'après ce que j'ai pu en saisir, ne peut se faire qu'à l'extérieur de l'analyse, dans la passe.

Un deuxième nouage éclipse le symptôme comme solution et le trou est dégagé de façon permanente. C'est là que l'effacement se produit. Le désir *d'un* sujet n'y étant plus, il n'en reste que la place. C'est de cette place vide que le désir de l'analyste va être en fonction de cause. Le réel du silence de l'analyste n'est pas qu'il reste muet, c'est que, là où se soutient son acte, lui en tant que sujet n'y est pas. Comme son nom l'indique, le désir de l'analyste est un désir sans sujet.

Avec la présence de son absence que je dirais *réelle* – et quelle présence ! –, l'analyste habite et acte le temps de suspension dont l'inconscient a besoin pour se manifester suffisamment pour pouvoir s'élaborer.

Un désir sans sujet peut ainsi écouter et adresser l'interprétation non pas à une personne mais à un savoir, lui-même sans sujet : un texte en élaboration, *un texte qui va permettre à un parlêtre d'ex-sister*. C'est ça, le réel dont l'analyste est responsable dans son acte.

L'analyste est à l'écoute de ce qui le surprend parce que dit, signalé ou articulé d'une façon singulière. Et ça, il le connaît dans sa peau. Ces manifestations du savoir de l'inconscient, il les a rencontrées dans sa propre peau. Le savoir inconscient propre à un sujet le subvertit et nous subvertit parce qu'il se loge et se manifeste toujours ailleurs que là où il est attendu.

Le réel de la surprise

Là où ça nous surprend, on y *est* ! Là où on est sur-pris, c'est *sûr* qu'on est *pris*. Le corps y est.

Quelques-uns d'entre vous ont peut-être entendu comme moi Colette Soler raconter une anecdote qui se déroule au XVIII^e siècle, je crois : une dame entre dans la chambre conjugale et surprend son mari – Littré en personne – au lit avec sa maîtresse. « Mon cher, je

suis surprise ! », lui dit-elle, et celui-ci lui répond : « Vous êtes étonnée, je suis surpris ! »

Après avoir entendu cette anecdote, j'ai été éclairée sur le bon usage en français du terme surpris et, pendant un temps, à chaque fois que l'occasion se présentait, je remplaçais « je suis surprise » par « je suis étonnée » ; *bien entendu* !

Maintenant, je reviens volontiers vers le « je suis surprise » qui, à mon avis, peut inclure les deux acceptions. Être dans la surprise implique ce petit quelque chose de sexuel qui fait signe dans le « quand on est surpris, on y est ». Ça y est dans la surprise ; *malentendu* !

Le réel de la non-réponse et le réel de la surprise renvoient au réel de l'inconscient. Autrement dit, les effets de surprise accompagnent et donnent une autre consistance au silence nécessaire de la non-réponse. Ils vont aiguïser le désir de savoir sans lequel le désir de l'analyste ne peut pas fonctionner et le désir de l'analysant encore moins.

La surprise reste, à mon avis, un des éléments essentiels de la psychanalyse lacanienne. Ce qui surprend suspend, noue et sépare. La surprise fait coupure en même temps qu'elle borde, qu'elle « fixe » quelque chose du savoir inconscient, d'un savoir déjà là. L'analyse et ses suites sont tout entières causées par la surprise qui a été mise en acte – donc non calculée – par « du » psychanalyste, séance après séance. Mais l'analyste aussi est surpris par ce qu'il entend d'inédit dans le dire de chaque analysant – c'est incalculable aussi.

Bien au-delà du transfert – de la question du rapport –, là où ça sait à deux, ça fait lien. Et l'analyse, c'est un lien à deux. Et c'est une affaire de corps.

« Être témoin de », de ce qui se passait dans ma passe avec et sans moi, m'a surprise, l'effet de cette surprise a causé le texte de la passe, il cause maintenant le témoignage que j'en fais. Mais j'en déduis, après coup, vous l'avez peut-être déjà fait vous-mêmes, que c'est un peu ainsi que ça s'est passé, dès le premier instant où j'ai rencontré ce partenaire inédit qu'est un psychanalyste, – inédit par l'effacement qu'il incarne dans son acte, un effacement toujours articulé au pétitement causé par l'irruption d'un savoir qui nous échappe, un savoir « inattrapable », non récupérable, un savoir qui nous fait sourire là où on avait tendance à pleurer. Tout le monde n'a

pas la chance de rencontrer « du » psychanalyste. J'ai eu cette chance et je dis merci à la personne qui l'a incarné. Ce partenaire imprédictible est inédit, oui, parce qu'il ne fait pas série, il ex-siste à la série, il est hors série.

Paris, 14 juin 2012.

**Échos de la journée École
du 23 juin 2012
Pôle Esterel Côte d'Azur**

Fonction d'une École
dans la transmission de la psychanalyse

Patricia Martinez

Rencontre avec le séminaire École de Paris *

« Je te demande de me refuser ce que je t'offre [...] c'est pas ça [...] la question qui se pose pour nous n'est pas de savoir ce qu'il en est du c'est pas ça qui serait en jeu à chacun de ces niveaux verbaux, mais de nous apercevoir que c'est à dénouer chacun de ces verbes de son nœud avec les deux autres que nous pouvons trouver ce qu'il en est de cet effet de sens en tant que je l'appelle l'objet a ¹. »

Si j'ai mis cette phrase en exergue, après coup, c'est parce qu'elle résonne en quelque sorte avec ce qui m'a poussée à écrire et à témoigner de cette rencontre avec le séminaire École de Paris et en même temps avec ce qui a nourri ma réflexion, à partir de ce que j'y ai entendu tout au long de cette année, au rythme d'un jeudi par mois, autour du thème : « Une interprétation qui tienne compte du réel ».

Alors, pour parler de ce séminaire École, c'est à la présentation de l'Annuaire 2011 de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien que je me référerai dans la mesure où nous pouvons y lire que l'EPFCL « a pour but de transmettre l'expérience originale en quoi consiste la psychanalyse, d'en élaborer le savoir, de permettre la formation des psychanalystes, de fonder en raison leur qualification et de la garantir ² ».

* Intervention à la journée École à Nice, le 23 juin 2012.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 90

2. Présentation de l'Annuaire 2011 de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien. Il y est précisé que « les Forums du Champ Lacanien ne sont pas école mais champ. Ils ne délivrent donc aucune garantie analytique ».

Parmi les buts de l'École ainsi présentés, ce sont les trois premiers qui ont retenu mon attention : la transmission de la psychanalyse en tant qu'expérience, l'élaboration de savoir et la formation des psychanalystes. Quel lien avec le séminaire École ? C'est la question à laquelle je vais essayer de répondre. Ou encore, pour le dire autrement : quelle contribution à la transmission de la psychanalyse peut apporter un séminaire École ? C'est donc cette réflexion que je vais déplier maintenant, au fil des associations qui me sont venues.

Tout d'abord, qu'est-ce qu'un séminaire École ? Est-ce un dispositif ³ au même titre que ceux que nous connaissons, à savoir l'analyse qu'on appelle aussi la cure, le contrôle ⁴, le cartel ou la passe ? Dans son intervention « Politique d'École » faite aux journées de l'EPFCL à Toulouse, en décembre 2005, Colette Soler fait bien figurer parmi les dispositifs « les séminaires » au même titre que les « groupes d'études divers, cartels inclus ⁵ ». On remarquera qu'elle dit « les » séminaires et en effet on peut distinguer plusieurs types de séminaires.

Je rappelle juste au passage que le mot séminaire vient du latin *seminarium*, qui veut dire pépinière, nom qui vient lui-même du verbe *seminare*, qui signifie semer ⁶. Il est intéressant de constater le fait que ce mot n'est jamais usité au sens propre, c'est-à-dire au sens de *pépinière*, mais au sens figuré, et c'est à la religion qu'il doit d'abord son emploi comme « maison ecclésiastique où l'on prépare, dans chaque diocèse, les jeunes clercs à la réception des ordres »,

3. Dispositif au sens d'appareil, de procédé.

4. Le contrôle est un dispositif dans lequel un analyste (contrôlant) va en voir un autre (contrôleur), AME, pour y soumettre les difficultés qu'il peut rencontrer dans la cure d'un de ses analysants. « Un contrôle a valeur analytique, nous dit Colette Soler, s'il aide le contrôlant à mettre l'acte en position d'agent. Et comme l'acte présuppose le désir de l'analyste, c'est la même chose que de dire qu'il a valeur analytique s'il permet au désir de l'analyste d'opérer. » (« Le contrôle, quel discours », séminaire École 2008-2009, « L'acte analytique, le contrôle et la formation de l'analyste », *Mensuel*, n° 46, novembre 2009, p. 35-36.) Pour rappel, le séminaire École de 2008-2009 avait pour thème : « L'acte analytique, le contrôle et la formation de l'analyste » et l'on trouve les textes des différents intervenants sur ce thème dans les numéros 44, 46 et 48 du *Mensuel*.

5. C. Soler, « Politique d'École », 10 et 11 décembre 2005, journées de l'EPFCL-France à Toulouse.

6. Littré : séminaire, c'est aussi le nom que portent, en Allemagne, divers établissements d'instruction publique et spécialement les écoles normales.

d'où les expressions : entrer au séminaire ou fonder un séminaire. Il peut également représenter « tous les ecclésiastiques qui demeurent dans ce lieu », ou encore le « temps qu'on doit y passer pour être admis aux ordres ». Par extension, « séminaire » a désigné un établissement où l'on se forme à une profession quelconque. Au final, on pourrait dire : le séminaire, c'est un lieu ; le séminaire, c'est l'ensemble des personnes qui fréquentent ce lieu ; le séminaire, c'est le temps nécessaire avant l'accession à un autre état et le séminaire, en un nom, c'est une école. Nous pourrions dire que nous avons là, d'une certaine manière, réuni sous ce nom, séminaire, les orientations qui soutiennent la formation des analystes.

En 1968, Lacan disait, à propos de son enseignement : « Le genre "conférence" n'est pas le mien. Ce n'est pas le mien parce que je fais tous les huit jours depuis quinze ans quelque chose qui n'est pas une conférence, qu'on a appelé un séminaire au temps de l'enthousiasme, et c'est un cours, mais c'est un séminaire quand même, ça en a gardé le nom ⁷. » Et ce Séminaire, avec un grand S, Lacan l'a mené pendant près de trente ans, de 1953 à 1980.

De la même manière, si l'on considère l'œuvre de Freud, on comprend, face à la richesse du stock de textes, la nécessité pour les lacaniens de mettre en place des séminaires : séminaires de lecture des textes de Freud et de Lacan, séminaires théoriques où sont étudiés les concepts psychanalytiques, leur histoire et les problématiques qu'ils permettent d'aborder. C'est ce que proposent les collèges de clinique psychanalytique, de Paris et de province, soit six au total, répartis sur l'ensemble du territoire. Ce sont, la plupart du temps, des analystes membres de l'École (AME) qui y enseignent, mais pas seulement, et les modalités de fonctionnement varient d'un collège à un autre, d'un séminaire à un autre. Je pourrais dire, là aussi, que chaque enseignant a son style.

Pour participer à un collège de clinique psychanalytique, il faut être inscrit et avoir réglé sa cotisation. Toute première inscription nécessite un entretien préalable avec un enseignant. D'autres enseignements, différents des séminaires, y sont proposés : des études de

7. J. Lacan, « Donc, vous aurez entendu Lacan », dans *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2010, p. 115. Et Lacan ajoutait : « À la vérité, "conférence" suppose ce postulat qui est au principe même du nom d'Université : il y a un univers, un univers du discours s'entend » (p. 116).

cas et des enseignements associés comme des stages, des journées particulières... Les personnes inscrites sont appelées des participants ou des participantes dans la mesure où il leur est donnée la possibilité d'intervenir activement dans certains des enseignements proposés. Chaque année, un thème commun à l'ensemble des collègues de clinique psychanalytique oriente, entre autres, le travail dans les séminaires. Pour l'année à venir, 2012-2013, le thème retenu est : « La perversion polymorphe, l'enfant dans l'adulte. Clinique des pulsions et du symptôme ».

On peut voir que ces dispositifs, les séminaires de lecture, les séminaires théoriques et les « petits groupes de travail » ou cartels, sont nécessaires pour appréhender « le stock des doctrines de Freud et de Lacan », pour reprendre une expression de Colette Soler, qui poursuit d'ailleurs : « Par chance pour nous, le stock est si riche que l'inventaire n'est pas tout à fait fini, il y a encore des tiroirs à vider avant que tout ne passe à la ritournelle. Et nous faisons de notre mieux, bien sûr, mais n'empêche, nous sommes dans un processus d'assimilation, d'illustration (les présentations de cas), au mieux de développement, d'explication, d'élucidation ⁸... »

Il faut dire que Lacan n'était pas du genre à se répéter, comme il le rappelle lors d'une intervention de 1968, en se référant à ses *Écrits*, publiés deux ans auparavant : « J'ai ramassé sous ce titre les choses que j'avais écrites histoire de mettre quelques points de repère, quelques bornes, comme des mâts que l'on plante dans l'eau pour y accrocher les barques, à ce que j'avais enseigné d'une façon hebdomadaire pendant une vingtaine d'années. Je ne crois pas m'être beaucoup répété. J'en suis assez sûr, car je me suis donné comme ligne, comme impératif, de ne jamais redire les mêmes choses. Alors, cela fait tout de même un certain truc ⁹. »

Puisque ces dispositifs, les séminaires de lecture et les séminaires théoriques, existent et fonctionnent, pourquoi mettre en place un séminaire École ? Qu'est-ce qu'on y fait de plus ? Je répondrai, pour avoir assisté au séminaire École de Paris, cette année, qu'on y pense la psychanalyse. Alors, me direz-vous, dans les autres dispositifs, on

8. C. Soler, « Politique d'École », *op. cit.*

9. J. Lacan, « Place, origine et fin de mon enseignement », dans *Mon enseignement*, *op. cit.*, p. 79.

ne pense pas la psychanalyse ? Bien sûr, il y a d'autres lieux où l'on pense la psychanalyse. Il y a les cartels qui sont l'« organe de base du travail d'École sur la psychanalyse ¹⁰ ». Les cartels ne sont « pas un lieu simplement pour causer [...] ce n'est pas l'objectif [...] c'est un lieu où on travaille, où on produit », avec pour visée principale d'être « un des lieux où il y a une petite chance, peut-être, que quelques uns pensent la psychanalyse, pensent leur expérience de la psychanalyse ¹¹ », nous dit Colette Soler à propos du verdict d'« échec » que Lacan, en 1967, dénonce en ces termes : « l'échec de mes efforts pour dénouer l'arrêt de la pensée psychanalytique ¹². » Échec peut-être, mais aussi savoir, savoir qu'en psychanalyse c'est parce que ça rate que ça réussit, comme me semble-t-il Marc Strauss le rappelait dans son intervention « Le ratage du psychanalyste ¹³ », au séminaire École, le 12 janvier de cette année.

Autre point important concernant le cartel, c'est qu'il « peut fonctionner hors École et assurer à chacun qu'il n'est pas dans le délire solitaire ou à deux, et qu'il avance à son pas, au pas de ses propres expériences, et en fonction de ses ressources singulières ¹⁴ ». Autrement dit, il y a peu de risque de dérive, alors que, dès 1970, Lacan avait prévu la montée du discours universitaire dans le champ de la psychanalyse, et aujourd'hui, plus que jamais, dès qu'il y a enseignement et surtout enseignement de concepts théoriques, cette dérive menace d'émerger.

10. « Le cartel a été proposé par Lacan comme l'organe de base du travail d'École sur la psychanalyse. Il s'agit d'un petit groupe de quatre personnes (éventuellement trois ou cinq), Plus Une, choisie par ces quatre, chargée de soutenir le travail à plusieurs et de veiller à son issue. L'objectif est double : d'abord favoriser pour chacun, à sa mesure, l'effort pour penser activement la psychanalyse, sa théorie et sa pratique, afin de ne pas rester dans la position du consommateur de textes et d'enseignements divers. Ceux-ci sont certes partie intégrante de la formation, mais ne sauraient suffire. Ensuite permettre aux cogitations individuelles ouvertes à toutes les errances dans l'isolement, de se confronter au travail en commun, avec d'autres, et en assez petit nombre pour que chacun y soit en son nom, et qu'y soit possible un effectif "transfert de travail". » Site EPFCL.

11. C. Soler, « Le cartel analysant ? », *Mensuel*, n° 57, Paris, EPFCL, p. 50-51.

12. J. Lacan, « La psychanalyse. Raison d'un échec », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 349.

13. M. Strauss, « Le ratage du psychanalyste », intervention au séminaire École 2011-2012, *Mensuel*, n° 68, Paris, EPFCL, mars 2012.

14. C. Soler, « Politique d'École », *op. cit.*

Alors, le séminaire École constituerait-il ce lieu où il y a chance que la psychanalyse puisse être pensée, sans que le chant des sirènes universitaires vienne la détourner ? C'est l'idée que je soutiendrai. Sur quels arguments est-ce que je m'appuie ?

Tout d'abord, le séminaire École, enfin le séminaire École de Paris, puisque c'est à celui-là que j'ai assisté, mais il en existe d'autres, notamment dans les pôles de Bordeaux, de Toulouse ou le Pôle V (Tarn-Aveyron-Lot), donc, le séminaire École est un lieu d'accueil ouvert à tous : pas d'inscription, pas de sélection et c'est gratuit. C'est important de le souligner. On y assiste, on peut aussi y participer si on veut, en posant des questions après l'intervention ou les interventions du jour... ou plutôt du soir, puisque c'est à 21 heures 15 qu'il débute. Chaque séance est confiée à un AME, de Paris ou de province, qui décide d'intervenir seul ou avec un ou deux collègues de son choix. C'est l'intervenant de la soirée précédente qui anime la soirée.

Cette année, je rappelle le thème, c'était « Une interprétation qui tienne compte du réel ». L'argument était signé de Colette Soler, je vous le lis, il est court : « Dans les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse que Lacan a extraits de Freud (que l'on trouve dans le *Séminaire XI* ¹⁵) l'interprétation ne figure pas, et d'ailleurs, religion et psychose en usent aussi bien. *C'est que dans la psychanalyse, l'interprétation est solidaire du concept de l'inconscient.* » Je souligne cette phrase parce qu'elle va prendre tout son sens, me semble-t-il, dans la problématique qui va se dégager et se préciser au fur et à mesure que les séances du séminaire École vont se succéder. Je reviens à l'argument : « C'est ainsi qu'à mesure qu'il construit la structure de l'expérience et de l'inconscient qui s'y dépose, Lacan avance des formules diverses concernant les moyens et les visées de l'interprétation analytique : scansion, silence, coupure, équivoque selon qu'est visé le point de capiton, la béance de l'Autre, l'objet qui divise le sujet. Toutes sont solidaires de l'inconscient langage, de la vérité du désir qui s'y signifie et des impossibles langagiers qui y font fonction de réel. Puis vient la question de ce que peut être une

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

interprétation ajustée au réel hors symbolique du symptôme, sans rapport à la vérité subjective ¹⁶. »

Alors, pour revenir à la spécificité du séminaire École de Paris, je disais que plusieurs points ont attiré mon attention.

Ce qui m'a frappée, c'est le nombre de personnes qui assistent aux soirées du séminaire École. À chaque fois, la salle du local, au 118 rue d'Assas, était remplie. J'ai pu noter la présence de bon nombre d'AME, parisiens ou pas, mais aussi, à l'occasion, des psychanalystes venant d'Amérique du Sud ou d'Israël, et une assistance fort assidue. J'ai souvent revu les mêmes personnes.

Le séminaire École de Paris est un lieu où des AME, des AE et des analystes praticiens viennent exposer le produit de leur réflexion sur le thème de l'année et le soumettre à la réflexion des petits autres, dans tous les sens du terme. Les interventions auxquelles j'ai assisté ont soulevé pas mal de questions, et on sentait bien là que les personnes qui les posaient, ces questions, questions argumentées, attendaient autre chose, en matière de réponses, que des citations, fussent-elles de Freud ou de Lacan, et même n'hésitaient pas à « cuisiner » les intervenants pour obtenir des éclaircissements supplémentaires sur les thèses avancées. On n'était pas dans un discours universitaire, au sens où « l'Université est faite pour que la pensée n'ait jamais de conséquences ¹⁷ », comme le faisait remarquer Lacan, mais bien dans des tentatives actives d'élaboration sur la psychanalyse, d'articulation entre la théorie et la pratique, chacun y assumant pleinement la responsabilité des options qu'il avançait.

Les AE nommées cette année ont été invitées et elles ont témoigné de leur expérience de la cure et de la passe. Leurs témoignages ont suscité un grand intérêt et il m'a semblé que l'élucidation de la transmission de la psychanalyse était une préoccupation toujours aussi énigmatique et aussi insistante que ce qu'elle l'était pour Lacan lui-même. Les interventions ont parfois montré des positions par rapport à la théorie ou à la pratique différentes d'une soirée à l'autre ou au cours d'une même soirée. Je pense notamment à l'intervention de

16. Tous les textes des interventions de cette année au séminaire École ont été publiés ou vont l'être et sont disponibles dans les derniers numéros du *Mensuel*, les numéros 68 et 70, et probablement un autre à paraître.

17. J. Lacan, « Place, origine et fin de mon enseignement », *op. cit.*, p. 38.

Bernard Nominé et à son travail sur la notion du sens ¹⁸ : l'intérêt de la distinction entre sens et signification dans la clinique, en quoi, « dans la pratique analytique, un dire peut faire sens », « dépassant l'effet de la parole qui a un sens ».

Ce qui a retenu mon attention, c'est la question du deuil du sens à la fin de l'analyse, et j'ai cru comprendre qu'il soutenait que ce n'est pas parce que la cure s'achevait par une « chute de la portée de sens » au sens d'« une chute de la jouissance prise au sens », d'« un changement d'affect par conséquent ¹⁹ », qu'il fallait « porter aux nues le hors sens », comme il s'exprime d'ailleurs dans le numéro 11 de *Wunsch* : « Faire du réel le nec plus ultra [lui] semblerait franchement suspect », dans la mesure où « promouvoir le hors sens, en faire un idéal à atteindre, c'est lui donner signification ». Or, pour le hors-sens, « impossible de se savoir y être ²⁰ ! » rappelait-il en citant Lacan, puisqu'« il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte ²¹ ». Ainsi, il en arrivait à la thèse que « ce réel, il n'y a pas moyen de mettre la main dessus » et donc qu'« il est inutile de chercher à le débusquer dans la passe ». C'est par les effets que l'on peut conclure si le passant, ce point de réel, il l'a atteint, mais si le passant le dit seulement, le doute persiste. De cela, il s'était déjà expliqué à partir du paradoxe suivant : « Comment pourrait-on prendre la mesure de ce noyau hors-sens de l'inconscient si ce n'est en empruntant la voie du sens, c'est-à-dire du déchiffrement ? », et il poursuivait en posant la question suivante : faudrait-il considérer que celui qui se refuse à donner le moindre sens à ce qui lui arrive et à supposer un savoir à qui que ce soit serait dans une position plus juste que celui qui s'est engagé dans une longue analyse et peine à en trouver l'issue ²² ?

Or, par rapport à cette position, il me semble que l'une des AE est venue apporter un éclairage, en témoignant de son analyse qui s'était déroulée, pratiquement, si j'ai bien entendu, dans la non-réponse et le silence dès la première séance, mettant d'emblée l'accent sur la

18. B. Nominé, intervention au séminaire École, Paris, le 10 mai 2012, inédit.

19. C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 139.

20. B. Nominé, « Deuil du sens ? », *Wunsch*, n° 11, p. 64

21. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 571.

22. B. Nominé, « Deuil du sens ? », op. cit., p. 64-65.

dimension du réel et en particulier celui de « la surprise » : « Là où on est surpris, on y est, le corps y est ²³. » J'ai regretté que les deux analystes n'aient pas pu se rencontrer pour débattre, mais il y a eu très souvent, tout au long de l'année, des échanges et des débats très riches et beaucoup d'interrogations autour de cette interprétation qui tient compte du réel, un peu comme si, tout d'un coup, les psychanalystes ressentaient l'*Unheimliche*, cette inquiétante étrangeté.

Il semblerait qu'à la suite de l'orientation théorique donnée par l'inconscient réel, ICSR, les perspectives pratiques aient été chamboulées. Pourtant, la notion d'ICSR était là chez Lacan, depuis toujours, enfin depuis qu'il l'avait élaborée, soit depuis avant 1980. J'aurais tendance à dire que la question qui semble avoir agité les psychanalystes tout au long de cette année et qui continue à les mettre au travail pourrait se rapprocher de la formulation suivante : à une conception inédite de l'ICSR correspond une pratique inédite de l'interprétation, avec bien sûr la détermination de la spécificité d'une interprétation qui tient compte du réel.

Si l'on regarde le thème traité au séminaire École l'année précédente, à savoir « Le réel dans la cure, ses incidences dans la passe et l'École », on pourrait émettre l'hypothèse qu'un travail est en cours, un *work in progress*, qui tout en s'appuyant sur les textes de Freud et de Lacan n'en continue pas moins de se développer, contribuant à la transmission de l'expérience psychanalytique.

Alors, pour conclure, j'insisterai sur deux points.

Tout d'abord, je dirai que la richesse des échanges, la variété des interrogations et des positions individuelles des analystes, auxquelles j'ai assisté, témoignent, à mon sens, qu'un véritable transfert de travail est à l'œuvre au séminaire École de Paris. Se pourrait-il qu'il y ait un lien avec le fait que j'ai accepté de venir témoigner aujourd'hui ? Je laisse la question en suspens...

J'ajouterai que l'hypothèse selon laquelle un séminaire École offre un lieu où ait chance de se penser la psychanalyse, où la transmission de la psychanalyse est mise à la question, tout comme dans le cartel d'ailleurs, me paraît vérifiée. Mais à la différence du cartel qui

23. V. Estevez, « L'analyste, cause réelle de l'analyse », intervention au séminaire École, Paris, 14 juin 2012.

peut se faire hors École, un séminaire École en mettant au travail des AME, des AE et des analystes praticiens est le lieu où peuvent s'appréhender les effets de la nomination et la responsabilité des analystes.

À ce propos, on ne peut que se réjouir du thème du VII^e Rendez-vous de l'IF-EPFCL : « Que répond le psychanalyste ? Éthique et clinique », et espérer que les effets du travail de ces journées susciteront de nouvelles questions qui viendront se développer dans les séminaires École dès la rentrée prochaine.

Bernard Lapinalie

Du malaise de la psychanalyse *

Sous le signifiant « École », nous nous sommes ralliés à l'idée que la transmission de la psychanalyse par les cures ne suffit pas... qu'il faut penser la psychanalyse si on ne veut pas qu'elle se perde, et que ça ne va pas sans une communauté de travail. Ce qui, dès lors, n'ira pas sans les obstacles inhérents à tout groupe. C'est là que je veux en venir, après d'autres bien sûr, et sans plus de conviction de dire du nouveau ; mais pour avancer chacun doit faire le pas, fût-il déjà marqué.

L'obstacle au fonctionnement de toute communauté, Freud en a posé un diagnostic précis dans le *Malaise dans la civilisation*, à partir de ce constat : les institutions dont nous sommes les auteurs, afin de protéger nos intérêts, s'avèrent une source importante d'échec et de souffrances – autrement dit, « le ver est dans le fruit ».

En relisant ce texte de 1929, j'ai d'abord été surpris de ne pas y trouver ce qu'il m'avait semblé le plus souvent être imputé à Freud : que « l'obstacle à la civilisation serait l'exigence qu'elle nous fait de céder sur nos satisfactions pulsionnelles ». Car, à le relire, ce n'est pas le point fort de ce texte ; c'est même secondaire, puisqu'il conclut que, « de par sa nature même, la fonction sexuelle se refuserait à nous donner pleine satisfaction ¹ » – voilà donc le Freud explicitement lacanien du « rapport sexuel qu'il n'y a pas ».

Car le diagnostic de Freud est autre et explicite : l'obstacle majeur à la civilisation – à toute communauté – serait une « tendance agressive ² » propre à l'humain, et qui, précise-t-il bien, « est indépendante

* Intervention à la journée École du 23 juin 2012 à Nice.

1. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 57.

2. *Ibid.*, p. 65.

des pulsions sexuelles et de leur devenir ³ ». Et cette hostilité primordiale serait ce qui demande le plus d'effort à la civilisation.

D'où la question de Freud : comment limiter ou dominer les perturbations apportées à la vie commune par cette tendance agressive ? Freud pose le constat, tout aussi indépassable, que le moyen essentiel d'y parer consiste à retourner contre soi cette hostilité – principe du surmoi freudien –, ce qui engendrerait le *sentiment de culpabilité*, la source de l'échec et de nos souffrances. Mais ce serait aussi ce qui ferait le ciment le plus fort des sentiments tendres et d'amour, qui tendent à l'union. N'affirme-t-il pas que ce qui unit un groupe passe irrémédiablement par « renforcer toujours plus le sentiment de culpabilité » ?

On entend bien que cette conception du groupe pose de sérieux problèmes pour une communauté de psychanalystes quand on sait la place de la faute dans le montage des symptômes.

Freud, quant à lui, ne promet aucun progrès lorsqu'il conclut que « de toute façon, quelque voie que choisisse la civilisation, le trait d'agression indestructible de la nature humaine l'y suivra toujours ⁴ » – « indestructible » dit-il, comme il l'a affirmé du désir inconscient. Nous pouvons noter cette parité freudienne de la primitive tendance agressive et du désir inconscient ; parité quant à leur indestructibilité, donc à leur dimension de réel, dirions-nous aujourd'hui.

En même temps, nous savons que Freud, pour abriter sa découverte, n'a pas évité de construire son institution analytique sur le modèle d'une Église... comme un geste d'impuissance devant le roc de l'indestructible tendance agressive qu'il a découvert au cœur de l'humain, et une soumission à ce qu'il a jugé produire le ciment le plus sûr du lien social.

Pour avancer maintenant, il nous faudrait répondre à une question cruciale : qu'est donc cette primordiale tendance agressive, d'abord antisociale selon Freud ? Et contre quoi de réel est-elle dirigée ?

Dans ce texte, Freud opte pour une dualité théorique boiteuse, qui marque largement sa recherche : à la fois cette hostilité serait un rejeton de la pulsion de mort... et à la fois elle serait issue de l'Œdipe ou de sa forme mythique du meurtre réel du père de *Totem et tabou*.

3. *Ibid.*, p. 77.

4. *Ibid.*, p. 68.

Je crois pourtant que Freud, dans ce même texte et comme souvent, nous met sur la voie d'une réponse plus décisive, tout en paraissant l'ignorer – indice probable de ce qui est inanalysé chez lui, aussi bien que de son génie. On trouve en effet un moment de flottement subjectif dans sa démonstration, qui est donc à interpréter : il s'agit de ce moment où il nous dit que lui, Freud, recule résolument devant l'ultime impératif du lien social chrétien : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ⁵. » On se dit qu'il a bien raison, que ce n'est que bon sens... À ceci près qu'il se met à parler à la première personne (il écrit « je... »), et qu'on l'attendrait parlant alors de sa propre tendance agressive. On le voit pourtant se glisser, à l'envers, dans une autojustification reposant sur l'hostilité supposée de son prochain, ce prochain qu'il décrit comme un quasi-persécuteur, voulant prendre ses biens ou carrément jouir de lui. Sa protestation en devient suspecte, et même superfétatoire puisque l'impératif devant quoi il recule ne viendrait jamais que confirmer sa découverte sur le lien social : « Aimer son prochain comme soi-même » n'étant jamais que la pointe extrême de la tendance agressive réprimée, ciment du lien, comme il le dit lui-même dans le texte.

Mon idée, c'est que ce devant quoi Freud recule en fait, sans le savoir, c'est devant sa découverte, parce qu'elle implique sa propre haine du prochain. Mais pas d'une haine pour les bonnes raisons qu'il nous dit ; pas de sa haine pour un méchant prochain qui le haïrait ; mais bien de sa haine du « prochain quelconque », dans son être même de prochain. On pourrait ainsi l'interpréter en complétant sa phrase : « Je refuse d'aimer mon prochain comme moi-même... parce que je le hais, je hais son être même de prochain. » Et nous sommes ici au-delà d'une hostilité prétendue œdipienne.

Mais alors, c'est quoi « le prochain » ?

Ce n'est déjà pas le semblable. Le prochain, au contraire, ça met la similitude hors jeu. Il me semble que la notion freudienne d'*Unheimliche* nous met sur la voie : « le prochain », ça contient cette idée d'*inquiétante étrangeté* devant le plus étranger, décrite par Freud... avec, en même temps, cette proximité du plus familier que comporte l'*Heim*, le foyer, la maison. « Le prochain », c'est donc ce qui nous est à la fois le plus proche et à la fois le plus dissemblable, le plus

5. *Ibid.*, p. 61- 65.

étranger... C'est le recul de Freud devant sa découverte qui en fait la trace : *le prochain*, c'est son *être même*, comme c'est l'Autre en soi.

C'est Lacan, dans la leçon du 26 juin 1973 qui conclut le séminaire *Encore*, qui va apporter un éclairage aussi étonnant qu'essentiel sur le prochain : pour nous faire sentir de quoi il s'agit, Lacan convoque – je vous le donne en mille – non plus l'être parlant, mais l'animal, même pas domestique (si on se souvient qu'il disait que sa chienne parlait), un non-parlant donc : le rat. Et il nous renvoie à la haine de son concierge pour « l'être du rat », pour l'unité corporelle ratière ; c'est-à-dire à une haine pour une dimension de l'être qui est radicalement hors langage, hors symbolique... soit réelle : « une haine pour le rat, égale à l'être du rat ⁶ », dit-il.

C'est Lacan qui va subvertir la place possible de cette tendance agressive antisociale pour la cure.

Parce que Lacan, lui, ne recule pas devant l'amour dans l'abord du prochain. Je m'explique : il faut encore aller à cette leçon du 26 juin 1973 du séminaire *Encore*... vous savez, celle où Lacan répète à souhait que « la jouissance – jouissance du corps de l'Autre [...] n'est pas l'amour ⁷ ». Eh bien, Lacan y souligne aussi que le chemin qui conduit à l'être passe par l'amour. Pourquoi ? Je le cite : « Je vous prie de vous rapporter au texte de ce que [...] j'ai énoncé ici sur le choix de l'amour. J'ai parlé en somme de la reconnaissance, de la reconnaissance à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient ⁸. » Dans l'amour, Lacan constate que deux *êtres* résonnent, ou consonnent, dans la façon dont ils sont affectés par la jouissance. Ça veut donc dire qu'il y a un enseignement possible sur le réel de « ce qu'on est » *via* le partenaire amoureux – selon un « dis-moi qui tu aimes, je te dirai qui tu es ».

Et il précise même : « L'abord de l'être, n'est-ce pas là que réside l'extrême de l'amour, la vraie amour ⁹ ? » J'y entends que c'est l'acte analytique qui fait passer la ronde du « nouvel amour » à « la vraie amour ».

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 133.

7. *Ibid.*, p. 11.

8. *Ibid.*, p. 131.

9. *Ibid.*, p. 133.

Pour Lacan, comme pour Freud, l'amour – autant dire le transfert, l'analyse – est donc le chemin qu'il faut emprunter pour aborder l'être en cause dans une analyse, ce que l'on est vraiment. C'est ici que Lacan se démarque de Freud et s'explique. Il répond à Freud : il ne s'agit en fait, dans l'analyse, pas tant d'amour que « de l'affrontement à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour ¹⁰ ». Impasse, parce que l'amour veut faire du Un, de l'unité, de la fusion... mais que ça ne fait pas rapport, pas rapport sexuel non plus – « parce que la jouissance de l'Autre [...] est toujours inadéquate – perverse d'un côté, [...] et de l'autre, je dirai folle, énigmatique ¹¹ » ; répétons-le, elle n'est pas le signe de l'amour.

Avec Lacan, pour l'analyse, l'amour est donc mis à l'épreuve de son impossibilité à faire rapport, pour aborder le réel de l'être ; mais il ajoute que « la vraie amour débouche sur la haine ¹² ».

Cet ajout peut paraître contradictoire, seulement si on le lit comme une dualité. Je crois pourtant que la logique est ternaire et qu'il s'agit d'une avancée de Lacan pour l'analyse pour le moment de conclure : cette haine, ce rejet, comme débouché du transfert, n'est plus seulement obstacle au lien social, à l'analyse. Avec Lacan, elle devient un élément essentiel d'orientation et même de décision : car ce débouché sur la haine n'est pas sans poser « la vraie amour », c'est-à-dire le partenaire réel, celui qui répond de l'être en cause dans une analyse, celui qui tient à l'inconscient que nous disons, répétons à souhait, *réel*, et que Lacan a indiqué « savoir faire avec *lalangue* ».

Pour conclure. Si Lacan empruntait à Rimbaud le « nouvel amour », comme signe qu'on change de raison, de discours, soit le mouvement de la cure, du transfert... ne nous signale-t-il pas avec « la vraie amour » que ces changements peuvent *en-fin* trouver un terme, d'un autre nouage de l'amour pour l'abord de l'être, et qui n'est pas sans le débouché sur la haine ?

Dès lors, en particulier avec le séminaire *Encore*, nous pouvons apercevoir – et c'est là ma remarque essentielle – que la réponse

10. *Ibid.*, p. 131.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 133.

faite à Freud par Lacan à propos du roc de « l'indestructible tendance agressive », cette réponse s'avère solidaire de celle qu'il lui avait déjà faite à propos du roc de la castration dans l'analyse : pas seulement obstacle indépassable, mais au contraire solution pour la fin, c'est-à-dire pour la séparation de l'analyste.

C'est ici que nous rejoignons notre propos de départ, « le malaise de la psychanalyse » quant au groupe des analystes : puisque la réponse par la castration pour la fin de l'analyse, Lacan a voulu également la mettre au cœur du groupe analytique – c'est patent lorsqu'il soulève ce que devrait être le point d'identification au groupe, dans *R.S.I.*¹³... –, qu'en est-il alors pour cet autre roc, indestructible, qu'est la « tendance agressive primordiale » freudienne, ou « haine de l'être » lacanienne, quant au groupe des analystes ?

Un travail serait donc à poursuivre avec, non pas deux, mais au moins trois questions qui en découlent :

- au niveau de la cure : comment cette tendance agressive, cette haine, est-elle impliquée dans la séparation de l'analyste, de ce prochain-là, pour la fin ? En avons-nous des traces à partir des passes ?

- au niveau du groupe : le « roc freudien de la tendance agressive primordiale » peut-il prendre place dans la solution lacanienne pour le groupe analytique, au même titre qu'il l'a fait pour la castration ? Et comment ?

- et en quoi seraient-elles logiquement liées ?

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, inédit, leçon du 15 avril 1975.

Marie Odile Fievet

Les effets d'une passe et la relation à l'École *

Je me propose de retracer rapidement les événements qui m'ont amenée un jour à entrer dans le dispositif de la passe.

Après une carrière d'artiste chorégraphique, j'ai découvert la psychanalyse grâce à un colloque d'Insistance, « Le psychanalyste à l'écoute des artistes », où Jean Charmoille, ténor et psychanalyste, nous fit écouter l'avant-dernière scène du *Don Giovanni* de Mozart dans laquelle don Giovanni s'écrit « ah » devant la statue du Commandeur avant d'être aspiré dans le sol, nous dit le livret, et Jean Charmoille conclut : « Don Giovanni s'est retrouvé face au réel et le réel c'est ce qui ne peut se dire. »

Cette phrase fut une sorte de révélation. En effet, depuis plusieurs années j'essayais de dire quelque chose de mon expérience d'artiste et de danseuse, d'ailleurs mes professeurs à la faculté de Lille me pressaient de parler du corps et je n'y arrivais pas. Et de me rendre compte qu'il existait des personnes, en l'occurrence des psychanalystes, qui savaient qu'il y a un impossible à dire a été pour moi une bouffée d'oxygène et la perspective de sortir de l'impasse dans laquelle je me trouvais. Je n'ai eu de cesse alors de me rapprocher des analystes, d'essayer de percer les mystères de ce qui me semblait un jargon incompréhensible pour tenter d'accrocher quelque chose qui me permettrait de dire quelque chose de mon expérience d'artiste, mais surtout pour me sentir comprise dans mes difficultés face à ce qui reste souvent indicible – beau programme, comme le dit Colette Soler, *cet impossible à dire comme cause de tout ce qui se dit, cherche à se dire, manque à se dire et s'épuise à se dire*.

Ce programme ne s'est pas fait tout de suite ni facilement, mais je commençais à entrevoir la fin du tunnel.

* Intervention à la journée École du 23 juin 2012 à Nice.

J'ai ensuite choisi un analyste pour sa réputation, totalement ignorante des écoles et des scissions de l'histoire de la psychanalyse. Je poursuivais mes études de psychologie avec une psychanalyste freudienne avec le projet de devenir psychothérapeute lorsque j'ai découvert dans la salle d'attente de mon analyste la brochure sur les collèges cliniques – nouvelle révélation, la certitude d'avoir rencontré ce que je cherchais plus ou moins consciemment. Et me voilà au collège clinique du Sud-Est, toute intimidée mais résolue à en attraper le plus possible.

Pendant longtemps, j'ai donc assisté à des séminaires où je ne comprenais pas grand-chose et si j'ai persisté, ce n'est pas par simple entêtement, mais parce que, au-delà de cette incompréhension, je saisissais que quelque chose d'important et même d'essentiel se disait là. De ce fait, j'ai engrangé collèges, séminaires et cartels de manière un peu boulimique. Par ailleurs, la poursuite de la cure faisait sentir ses effets bénéfiques et progressivement s'est forgée en moi l'idée que la psychanalyse était une chance dans ma vie et pour que cette chance se présente à d'autres, il fallait que la psychanalyse continue à pouvoir être proposée. Et pour que la psychanalyse reste vivante il me semblait nécessaire d'aider, aussi modestement soit-il, à la faire vivre.

Entretemps je lisais *La Psychanalyse pas la pensée unique* et cela me confortait dans le choix des Forums du Champ lacanien, me disant que le hasard fait bien les choses, et c'est alors que j'ai souhaité confirmer mon engagement dans la psychanalyse, à travers les Forums du Champ lacanien, en demandant à pouvoir y adhérer. Enchantée d'y être admise, je m'investis dans le pôle 1.

La cure continue et je m'autorise à assumer la fonction d'analyste, n'oubliant pas les quelques autres censés m'autoriser, jusqu'à ce que l'idée de la passe se présente. Comme le dit bien Lydie Grandet, ce n'est pas à proprement parler une décision mûrement réfléchie après avoir pesé le pour et le contre, mais plutôt quelque chose d'une fulgurance et ou d'une évidence. Et j'envoie ma demande.

À peine est-elle partie que je lis le numéro 10 du *Wunsch* où de nombreux articles parlent de la passe. Il m'apparaît à la lecture des interventions que ma décision a peut-être été prise à légère. Je suis prise d'un grand doute, après la lecture de certains articles il me semble que le moment était opportun dans mon parcours d'analysante et

avec d'autres articles je prends aussi la mesure de mes lacunes, particulièrement pour théoriser les effets de la cure. Je suis toujours aussi malhabile avec les mots et encore plus avec les concepts, même si beaucoup de leurres que je m'étais racontés et dans lesquels j'avais été élevée semblaient maintenant inopérants. La traversée du fantasme avait remis les signifiants de ma vie à leur place et la plage de *désêtre* avait été traversée dans la douleur, apaisant la jouissance et faisant naître le désir. Mais le doute s'était installé.

La première étape de la passe consiste à tenter de donner à deux analystes de la commission d'admission et de la garantie les motivations de cette demande ; je ne sais plus très bien ce que j'ai dit mais j'ai dû être convaincante car je suis autorisée à entrer dans le dispositif. Après tirage au sort je suis amenée à rencontrer deux passeurs. Je ne voyais pas l'intérêt de préparer méthodiquement le témoignage de mon analyse, je le voulais vivant et risqué. Néanmoins, j'ai apporté aux passeurs un conte que j'avais écrit vers la fin de l'analyse qui me semblait résumer cette expérience sous la forme de fiction. Il est vrai que fréquemment je trouve certains romans plus pertinents que les meilleurs articles des meilleurs analystes pour tenter de nous faire partager les méandres de l'âme humaine, et j'ai toujours vu dans ce conte un condensé assez juste de mon parcours. Les passeurs l'ont lu. On en a parlé, un me l'a rendu, l'autre l'a conservé. Mais j'ignore si cela est allé jusqu'au cartel.

Donc je n'ai pas préparé ce que j'allais dire, même si j'y ai beaucoup pensé, j'y suis allée en analysante pour me donner la possibilité de me laisser surprendre par ce qui se passerait. Et je n'ai pas été déçue.

Raconter mon analyse et la manière dont elle a bouleversé ma vie s'est déroulé très simplement, à mon grand étonnement des mots prenaient place et sens avec un détachement certain. Tous les chamboulements et affects qui ont jalonné la cure prenaient place dans une *hystorisation* et devenaient une fiction que j'avais vécue, c'était moi et ce n'était plus moi : *la vérité a structure de fiction*, avec laquelle *le psychanalyste n'aurait pas à collaborer* (Marc Strauss). La fiction image du fantasme qui se dissout afin de ne plus confondre le monde avec l'image qu'on s'en fait. Comme les pièces d'un puzzle trouvent leur place, mon histoire se mettait en ordre mais pas de manière

statique, plutôt dans un continuum qui est allé jusqu'au bout, jusqu'à la pause, la passe. Dans le travail corporel, quand on se replace sur la verticale, on commence par asseoir les bases : les pieds et le bassin sur lesquels repose la colonne vertébrale qui peut alors déployer toute sa verticalité, et quand cette verticalité est acquise les bras peuvent prendre leur envergure pour embrasser le monde. La passe fut pour moi ce moment de pause qui n'est pas une fin mais qui fut un nouveau départ. Je dois dire que l'écoute attentive et bienveillante des deux passeurs a facilité le témoignage et je garde de ces moments et de ces personnes un souvenir ému.

Arrivées à la dernière séance nous faisons le tour comme on fait le tour de la chambre d'hôtel pour voir si on n'a rien oublié. Et là que vois-je ? Je n'ai pas parlé de mes enfants. Ces trois personnes ont eu et ont toujours une importance capitale dans ma vie et pas une fois leur souvenir ou leur image ne se sont présentés. J'en ai déduit avec les passeurs qu'une réelle séparation s'était opérée, maintenant je peux les laisser vivre leur vie tout en continuant la mienne. C'est un des effets de l'analyse que je n'avais pas réalisés et cela montre à quel point l'analyse peut nous désaliéner de l'autre, même du petit autre et du semblable.

Car s'il est vrai que la passe a un effet de coupure, car il y a un avant et un après, en ce qui concerne mon expérience, cette coupure s'est faite en douceur, comme la fin d'un *expire* pour qu'un nouvel *inspire* puisse advenir, et je cite Colette Soler : « Le terme de passe inclut sémantiquement des références au temps et à l'espace [...] on y entre et on y sort "l'esp d'un laps". » Quelque chose s'est ouvert pour moi après la passe que je ne pouvais nommer clairement, vous verrez que ça s'est éclairci par la suite dans l'après-coup.

Nous décidons avec les passeurs de nous donner un temps pour l'après-coup si quelque chose me revient ou si des questions leur arrivent et dans le train du retour me viennent deux mots essentiels qui résument à eux seuls une bonne partie de l'analyse : « assumer ma solitude et ma finitude ». Ça paraît tout bête et pourtant je ne l'avais pas dit. Et si je ne l'ai pas dit, c'est probablement que ça n'avait pas été formulé clairement auparavant. On voit une fois de plus que l'adresse à un autre permet dans le temps de l'après-coup l'avènement d'un dire, pour que le dit *oublié derrière ce qui se dit et dans ce qui s'entend* puisse être réellement entendu.

Arrivée à ce stade, dans l'attente de la décision du cartel, je me félicitais d'avoir osé cette expérience qui a permis une condensation de tout un parcours. Il a fallu cette conclusion pour provoquer une ouverture vers autre chose et cela quelle que soit la décision du cartel. Puis je reçois l'appel du plus-un qui m'annonce que je n'ai pas été nommée AE bien que le cartel ait été convaincu par le témoignage, mais qu'il manquait un éclairage par rapport aux élaborations sous transfert ; je ne suis pas vraiment déçue. Quand elle demande à connaître mon sentiment et je lui réponds : « C'est juste. » Je me surprends moi-même de ne pas être déçue. Et quand elle me propose de faire une demande pour devenir membre de l'École, je reçois cette proposition comme une nomination.

Mais c'est dans la suite de ces événements que beaucoup de choses ont bougé pour moi, c'est vraiment dans l'après-coup qu'une réorganisation interne et externe a pu se faire avec la demande d'admission à l'école.

Juste après avoir fait la demande d'admission, des événements m'amènent dans une tout autre relation à mon analyste et aux enseignements des collègues : mon analyste a chu en entraînant l'École dans sa chute. Cela a complètement changé mon rapport à l'École, qui n'est plus le lieu du savoir, du grand Autre et de la vérité. L'École est, comme le savoir, trouée, le travail à l'intérieur de l'École *débouche aussi sur de l'insuccès* et le savoir que je peux y acquérir est, comme le dit Lacan, *le savoir vain d'un être qui se dérobe*. La position hystérique au savoir n'est pas complètement gommée, mais *à partir de ce point de non-savoir auquel l'analyste a découvert qu'il est soumis, donc qui ne lui est plus insupportable mais qui sustente et supporte son désir*. Et si encore aujourd'hui je m'autorise à prendre la parole, c'est à partir de ce non-savoir, *à partir d'une ignorance docte*. L'École est le lieu où cette ignorance docte peut trouver écho dans le transfert de travail et *l'identification hystérique semble bien la seule capable de faire lien dans une École*, dit Colette Soler.

La réorganisation par rapport au grand Autre, c'est la barre qui le décomplète entraînant la mise à plat des idéaux et des leurres, même le dernier et peut-être le plus tenace : l'idéal de l'École. Elle devient une entité moins consistante et moins monolithique, rassemblement d'*épars désassortis* dont la somme des travaux n'apporte que

des bouts de vérité toujours mi-dite. Et comme le dit Albert Nguyên, *la vie est tout autre dès lors que les mirages de la réalisation des idéaux ont chuté*. Cela confirme l'importance du ratage, comme l'a démontré Marc Strauss, en parlant des psychanalystes qui seraient des *médecins ratés, assistantes sociales dévoyées en psychologues, philosophes allergiques aux systèmes, curés défroqués, juifs mal circoncis*.

Ces réflexions, je les ai partagées avec les analystes qui devaient entendre les raisons de ma demande d'adhésion à l'École et le paradoxe dans lequel je me sentais à demander à être admise dans une École qui ne représentait plus pour moi quelque chose d'un idéal. Cela me semblait surprenant de faire cette demande à ce moment-là. Ce n'est que plus tard que j'ai pu apprécier toute la pertinence de cette contingence.

L'évènement qui a précipité la chute de l'analyste et réorganisé ma relation aux Forums fait partie de ce qu'on pourrait appeler une anecdote. Et pourtant ce fait a eu des conséquences fondamentales que je commence à m'expliquer depuis que j'ai trouvé cette citation de Lacan : *l'anecdote c'est le cas à faire de l'amour*. Quelle est donc cette sorte d'amour qui me lie maintenant à l'École et peut-être pas seulement à l'École, mais qui irrigue toutes mes relations ? Amour sans illusion, mais pas sans engagement. Cet amour je le compare à l'amour de transfert car l'École reste pour moi un objet agalmatique.

C'est alors que je suis admise et happée par l'École. Je ne cache pas la joie ressentie et la satisfaction importante que cette admission m'a apportée. À partir de là s'ouvre une nouvelle ère, soutenue par ce désir, dit : désir de l'analyste. Je fais miens les propos de Jacques Adam : *adieu la psychologisation des conflits et l'intimité de la cure, bienvenu dans le champ de l'éthique*, et cette éthique est d'abord celle du bien dire à laquelle je m'essaie aujourd'hui. L'admission à l'École a eu des effets sur la manière dont j'occupe la place de l'analyste, avec les quelques autres qui m'autorisent, me responsabilisent et permettent de sortir de l'idée de l'imposture qui m'a longtemps titillée.

Je voulais finir sur cette réflexion : la satisfaction ressentie à la suite de l'admission tient principalement au fait que je me suis sentie entendue et que j'ai ainsi confirmé que dans cette école on n'est pas sourd – pour des psychanalystes ça vaut mieux. Je viens de l'art, je n'ai pas eu le parcours classique : psychologie ou médecine et

psychanalyse. Ce parcours crée des lacunes certaines mais aussi des richesses, et ces richesses de l'expérience artistique ont dû être entendues car je ne brille pas par mon discours théorique. Alors la marginale que j'avais cultivée durant ma carrière artistique, comme signe d'une singularité qui voulait s'afficher parce que fragile, peut maintenant faire partie de ces épars désassortis parce que cette singularité a d'abord été reconnue par elle et a ensuite été entendue par ses pairs.

Cela confirme que dans l'EPFCL, et particulièrement dans le dispositif de la passe, c'est le discours de l'analyste qui est opérant. Si le discours du maître ou le discours universitaire avait été dominant, je n'aurais pu être entendue dans la singularité de mon parcours et les failles que cela laisse dans l'approche de la théorie analytique. Cela a renforcé mon lien à l'École, car il me semble important que le discours analytique soit opérant dans une École de psychanalyse et particulièrement dans le dispositif de la passe.

Je suis bien obligée d'ajouter quelque chose. En proposant ce témoignage, je pensais dire quelques mots qui retracent les événements de la passe, mais bien sûr ça ne s'est pas passé comme je le prévoyais. Une lecture entraînant une autre, j'ai pu grâce à ce travail formuler bien plus clairement les conséquences de ma passe, c'est-à-dire en recueillir les fruits que « laps » et « l'esp » ont permis de faire mûrir à mon insu. D'où l'importance en ce qui me concerne de continuer à m'astreindre à formuler et de tenter de dire quelque chose de cet impossible à dire qui me poursuit, même si ça débouche toujours sur un savoir troué et une vérité mi-dite, pour que le lien social créé par la psychanalyse rebondisse et se perpétue. Cela est indispensable pour oser occuper la place de l'analyste, son savoir-faire et donc son style.

Quand j'avais des doutes sur ma nomination d'AE, c'est parce que je me sentais tout à fait incapable d'apporter quelque chose à la théorie analytique, que j'essaie parfois difficilement et petit à petit d'assimiler. Mais ce travail a quelque peu modifié cette certitude, en m'appropriant les propos de Vicky Estevez : « Il n'y a que les élaborations singulières de chacun articulées à un penser la psychanalyse de tous qui apportent à la chaîne causée par un désir de savoir des solutions inédites et des formulations renouvelées. »

Preuve s'il en est qu'une journée École pour notre pôle est une nécessité, et j'en profite pour remercier ceux qui en ont eu l'initiative et qui l'ont organisée. Je termine par ces propos de Jacques Adam : « La question de l'École est indissociable des questions rencontrées dans la pratique de l'analyse et la pratique de l'analyse est indissociable des enjeux de la psychanalyse dans la société contemporaine. » Ce que je traduis, avec mes mots : la psychanalyse en intension et la psychanalyse en extension ne peuvent se conjuguer qu'au sein d'une École où le discours analytique est opérant.

Marc Strauss

Sélection, désignation, nomination *

La psychanalyse concerne tout le monde, chaque être parlant au moins, cela parce qu'elle a à faire avec la question du nom, avec le fait même de la nomination.

Il en est ainsi dès son départ, parce que « psychanalyse » est en soi un nom. Celui d'une théorie, doublée d'une pratique, celle de l'association libre, sur un divan habituellement. Cette pratique est associée à celui qui l'a découverte, en s'appuyant au départ sur une théorie assez simple : l'importance de la remémoration verbalisée du traumatisme sexuel pour guérir les symptômes des névrosés. La psychanalyse est donc la pratique qui correspond au nom de Freud.

À partir de là se pose la question qui concerne d'abord les psychanalystes, mais par conséquent tout le monde aussi bien. Cette question est : qui peut se dire psychanalyste... après Freud ? Ce qui est un pléonasme. Et comme les choses vont toujours dans le sens du pire, nous ne pouvons aujourd'hui pas échapper à une épreuve bien plus complexe encore : qui peut se dire psychanalyste après Freud et après Lacan ?

Pour en rester à ce qui vaut pour l'un comme pour l'autre, la question est de savoir comment « on » peut s'assurer d'une transmission convenable de la découverte de Freud. Quelle est l'unité de mesure, le signe qui nous permettra de comparer un « psychanalyste-autre-que-Freud » à Freud, ce dernier étant sans conteste le psychanalyste d'origine, donc en droit le garant ultime plutôt que le propriétaire de cette appellation. Du temps de sa vie, certes, il était en même temps le garant et le propriétaire du nom, les jungiens sont payés pour le savoir. Cela lui permettait de faire le travail lui-même,

* Intervention à la journée École à Nice, le 23 juin 2012.

de dire qui à son avis était psychanalyste et qui ne l'était pas, de distribuer des bagues à ses cardinaux, etc. Mais très vite, il a fallu à Freud déléguer ce pouvoir à ses élèves, pouvoir qui est passé aux élèves de ses élèves, etc. Bref, il est rapidement devenu complètement impossible à Freud de trier, de sélectionner.

Certes, il pouvait toujours demeurer le juge ultime des situations non traitables par ses élèves eux-mêmes, comme pour la question de l'analyse laïque, par exemple. Ce texte en effet a été écrit pour résoudre une situation conflictuelle lointaine, aux États-Unis, précisément à propos de la possibilité d'habiliter comme psychanalystes des non-médecins.

Mais lui mort, il a bien fallu se débrouiller sans garant ultime pour trancher non seulement des situations litigieuses, mais toutes celles où un quelqu'un veut se dire psychanalyste. Au nom de quoi ce quelqu'un, qui peut être quelqu'un de très bien par ailleurs – pas toujours, mais enfin, ça arrive, rarement, enfin bon... –, au nom de quoi ce quelqu'un pourrait-il se dire psychanalyste ? Qui est le « on » de notre question de savoir à quoi on reconnaît un psychanalyste ? Ce qui va avec la question vue de l'autre côté : au nom de quoi certains pourraient-ils dire que ce que fait un autre ne relève pas de la psychanalyse ?

Ainsi, la psychanalyse n'existe pas sans un savoir supposé au nom de psychanalyste. Quel est ce savoir et comment peut-il se contrôler, s'authentifier ? Cette possibilité garantirait au moins qu'il n'y a pas autant de psychanalyses que de psychanalystes, ou que « les psychanalystes » n'est pas le nom d'un rassemblement arbitraire d'autistes.

Dans les autres branches du savoir, la réponse est facile, n'insistons pas : il y a des maîtres, des « on » reconnus comme tels pour avoir été autorisés par leurs maîtres et qui, après examen, décernent des brevets de capacités, que l'on soit ouvrier ou chirurgien. Mais pour la psychanalyse, c'est comme pour la politique et pour l'éducation, Freud l'avait relevé, il n'y a pas de procédure de validation du savoir acquis – donc il les appelait des métiers impossibles. Il ne croyait pas si bien dire, ce Freud qui n'avait pas entendu Lacan dire que la psychanalyse était la science justement de l'impossible.

Pour conclure cette introduction, la psychanalyse, par la question de la garantie du savoir que ce nom pose, est la question même du nom. Demander ce qu'est la psychanalyse, c'est demander ce qu'est un nom, ni plus ni moins.

Qu'est-ce alors qu'un nom ?

C'est un signe qui sert de référence pour au moins deux parlants – pour qu'une parole puisse non seulement s'échanger mais même se tenir. Et le nom qui est le plus petit des noms, le plus pur des noms, c'est le nom qui ne sert qu'à deux, par exemple le nom de psychanalyse... ou éventuellement le nom d'amour, si l'on veut y voir une différence. Là au moins, on est sûrs l'un et l'autre que l'on s'est entendus sur le nom, qu'il n'y a à son propos aucun malentendu, qu'il ne s'agit pas là d'un nom qui vient à la place d'un autre. Là où psychanalyse et amour se distinguent, c'est qu'il n'y a pas, malgré quelques tentatives, d'écoles d'amour, uniquement des cours. Il ne serait peut-être pas inutile à ce propos de s'interroger sur ce que pourrait être la différence entre une École de psychanalyse et une cour de psychanalyse – celle dite de récréation n'étant pas exclue...

Mais, que ce soit pour l'un ou pour l'autre, la question qui se pose est toujours celle de l'extension possible de son nom pour procéder à un regroupement plus large que seulement deux. Avec l'amour, c'est la question de passer de l'amour d'un autre à l'amour d'autres, et finalement pourquoi pas à l'amour de tous, ambition du catholicisme. Avec la psychanalyse, la question n'est pas moins de passer à un regroupement plus large, celui des psychanalystes, qui ne sont pas catholiques de ne pas en viser la Grandeur mais de rappeler la fonction fondatrice de la castration.

Laissons de côté la haine, dont la cellule élémentaire est aussi le couple, mais qui n'a pas vocation à vouloir faire foule. En tout cas, Freud nous l'a montré, faire foule dans la haine ne peut se faire sans l'amour au préalable. Laissons encore de côté la dernière des passions de l'être pour Lacan, se référant probablement au bouddhisme quoique cette référence ne soit pas considérée comme la seule possible, la passion de l'ignorance. S'il y a ignorance réelle de l'un à l'autre, nous ne sommes pas dans un dialogue et donc la question de la reconnaissance du nom ne se pose pas.

Le corps vivant de la psychanalyse

Comment donc se fait le passage du duo analytique à ce que nous pourrions appeler maintenant un corps analytique vivant, ce qui n'est qu'une autre formule pour qualifier l'École. En effet, l'expérience analytique du divan ne suffit pas à faire un corps vivant. C'est même justement la fonction du divan que d'exclure le corps. Plus précisément, d'exclure le corps comme vivant, par la règle d'abstinence. L'abstinence ne concerne pas seulement le corps vivant dans l'excellence de son mouvement, qui se fait dans un « lit de plein emploi », mais concerne tout effet de corps de l'un à l'autre des protagonistes du dialogue. Pourquoi Freud a-t-il inventé le divan ? Il l'a dit : parce qu'il était gêné d'être sous le regard de ses patients en même temps qu'il les écoutait. Il est toujours possible de dire que c'était son problème à lui que d'être gêné par cela, qu'il était timide ou on ne sait quoi encore, mais le problème ne se pose pas à ce niveau. Le face-à-face, pour quiconque, gêne le bon déroulement de l'expérience parce que le corps de l'analyste y intervient. Il intervient par ses réactions, qui peuvent être explicites, d'amusement ou de réprobation par exemple, mais qui peuvent être aussi énigmatiques. Elles n'en représenteront pas moins des réponses aux dires du patient, par les manifestations du corps de cet autre qu'est le psychanalyste. C'est pourquoi le corps réagissant du psychanalyste, impossible à éliminer physiquement, réellement, est soustrait par le dispositif même à l'échange verbal qui se poursuit. Le corps de celui qui parle, le patient, parce qu'il s'entend *via* le psychanalyste, continue pour sa part de réagir ; mais il ne réagit qu'à ce qu'il dit lui-même, éventuellement à ce que dit l'analyste, silence compris, mais non aux réactions qu'il lui montre.

Ce n'est pas en permanence que le corps du patient réagit à ce qu'il dit sur le divan. Le plus souvent il se fait oublier. Mais il arrive qu'il réagisse, se manifeste, de différentes façons, par ce qu'on appelle des affects. Ça peut être l'angoisse, la joie, la tristesse et leurs multiples dérivés dont Spinoza a dressé le catalogue dans son *Éthique*. Ce sont des moments évidemment où le psychanalyste tend l'oreille, parce qu'il sait que par ces affects se dit quelque chose du patient qu'il ignore lui-même, mais qui l'anime, à son insu donc. Le patient le sait aussi, il sait qu'il éprouve ces affects. Et il compte sur nous

pour que nous lui disions ce qui se passe, ce qui dans ce qu'il dit lui fait un tel effet.

Pour garder ici les affects de la joie et de la tristesse, remarquons que le sujet peut se demander ce qui le met lui-même en joie ou au contraire l'attriste dans ses propos. Encore faut-il bien sûr qu'il le constate et que ce constat ne lui suffise pas, qu'il veuille encore savoir ce qui se passe là, qu'il y accorde donc une certaine importance. Ainsi, il a fallu Freud pour élucider ce qui nous faisait tous ou presque rire à travers le mot d'esprit. Mais revenons au singulier du divan, et insistons : le sujet peut très bien ne pas savoir pourquoi tel ou tel affect se manifeste en lui lorsqu'il évoque certains éléments précis. Il peut même douter de l'affect qu'il éprouve, joie ou tristesse, ou joie et tristesse, mais il sait au moins, pour les avoir éprouvés, qu'il y a des affects de joie et des affects de tristesse qui sont parfaitement distincts, au même titre qu'il y a l'angoisse, qui n'est jamais incertaine, elle. Le sujet porte au départ en lui des modèles irréfutables de joie et de tristesse auxquels il peut se référer pour qualifier et quantifier ses affects à la mesure de ses réponses à l'angoisse.

Bref, l'analyse dévoile à un sujet ce qui affecte son corps, depuis et jusqu'à la manifestation du désir sexuel. Mais que veut dire dévoiler sinon mettre sur ces affects des mots, les élucider dans leurs ressorts et leurs intentions, dans leur façon de vouloir s'apaiser donc ? C'est là en tout cas la théorie freudienne, le retour à la plus basse tension, jusqu'à l'inanimé de la pulsion de mort, pourquoi pas ? La théorie lacanienne se présente différemment, soulignant qu'avant d'être apaisé, un mouvement vise la satisfaction supposée l'apaiser. De ce point de vue donc, même si apparemment opposés, Lacan et Freud se rejoignent.

Or, mettre des mots sur quelque chose, c'est le nommer. L'analyse donc nomme. Elle est appelée en tout cas par le sujet à nommer... nommer ce qui de la représentation que se fait un sujet de lui-même et de ses désirs lui échappe, tout en étant lui aussi, nommer cet être assuré d'être postulé, mais qui toujours *ex-siste*.

Le processus analytique ne fait pas du sujet, qui y apprend la castration comme limite de la nomination, un corps vivant, nous l'avons dit. Pourquoi ? Parce que pour se sentir vivant le sujet a besoin de produire un effet sur le corps d'un autre. Moyennant quoi

ce corps de l'autre lui répond en retour, à partir des affects qui ont été suscités en lui, et dont notre sujet capte les dire. L'expérience analytique, nous l'avons vu aussi, ne concerne qu'un seul corps et donc n'est pas une transmission, elle s'expérimente seulement dans son acquisition. La transmission peut se faire quand le sujet utilise son savoir acquis, ce qui peut se faire de deux manières différentes : soit répéter l'expérience avec un autre sujet, la pratique donc, où il n'y a toujours qu'un corps, soit l'échange théorique avec, pour le coup, non pas un mais d'autres corps.

Le problème est qu'un praticien peut très bien affirmer que ce qu'il fait dans sa pratique est de la psychanalyse, et amener le patient à le répéter, cela ne suffit pas à sortir du tournage en rond possible sinon probable entre eux. Il faut encore un autre psychanalyste pour reconnaître le premier comme tel, au nom de leur référence commune et démontrable au signifiant-signé, au signifiant insigne qu'est Freud.

D'où la nécessité de l'École, qui est le lieu de cette démonstration. Distinguons là la démonstration comme une forme particulière de la reconnaissance, dont il existe différentes sortes. Il y a les reconnaissances qui consistent à se reconnaître l'un l'autre, réciproquement, à travers le respect de certains rites qui valent comme autant de signes de l'entente. Il peut s'agir de rites dans l'utilisation d'un certain vocabulaire, ou dans certaines manifestations codées d'allégeance, ou d'autres encore. Il y a d'un autre côté la reconnaissance qui consiste à reconnaître l'un et l'autre s'accordant sur un élément tiers, et qui démontre en l'occurrence pour chacun la qualité analytique d'un propos ou d'une pratique. Au-delà des rites à respecter sans questionner, il y a la démonstration donc. Nous le savons, l'élément tiers, ce qui démontre la reconnaissance dans la psychanalyse est le manque, référent commun. Mais tout le problème est là : comment un manque se reconnaît-il ? Le déclarer ne suffit pas.

Avançons donc maintenant ce qu'est un nom au point où nous en sommes : une reconnaissance démontrée.

Mais là encore, il est plusieurs façons de démontrer. Elles se distinguent en fonction des discours et du référent qu'ils instituent comme tel. Nous pouvons en effet définir avec Lacan un discours selon le référent qu'il institue, à la place maîtresse.

Ainsi, dans le discours du maître, le référent est le signifiant unaire, celui qui s'affirme comme incontestable. Dans le champ social, c'est le signifiant (et non le corps) de l'Un qui commande au corps de l'autre, lui en position d'esclave ; ce signifiant maître permet la sélection, par la reconnaissance de ceux qui se retrouvent en lui. Dans le champ de l'inconscient, c'est le signifiant phallique, dont le répondant est le nom du père. En effet, la fonction paternelle est le nom dans la fonction signifiante qui garantit la cohérence du discours. Elle institue la fonction phallique comme référent à cette garantie et le nom du père la représente, s'il est en place. Sinon, l'appel à la fonction paternelle peut rester vain, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existe pas, sinon il n'y aurait pas d'appel ; ce qui n'existe pas, ce qui est forclos dans la psychose, c'est le Nom-du-Père qui répondrait à sa fonction, qui est, elle, nécessaire à toute tenue du discours, aussi fou soit-il.

Dans le discours hystérique, la démonstration de la reconnaissance se fait par la dérobade du sujet à son corps, dérobade qui maintient le lien à l'autre, non comme corps mais comme sujet.

Dans le discours universitaire, la référence est la reconnaissance du savoir comme anonyme et présenté comme vérité. Il amène au brevet plus haut évoqué, unité de valeur.

Dans le discours analytique, ce qui est en place maîtresse est le réel du manque, *a*. Mais comment reconnaître l'exactitude d'un discours qui affirmerait mettre le manque aux commandes ? Les énoncés n'y suffisent pas, c'est le problème : l'affirmation du manque en place maîtresse, si elle est énoncée de façon aussi platement explicite, revient à se replacer dans le discours universitaire, où le nom est nom de savoir, et non pas non-savoir.

Qu'est-ce qui peut alors en faire signe, de ce discours analytique ?

En théorie, nous pourrions décliner les modes de la nomination analytique dans sa relation au manque en place maîtresse – comme, non pas une référence, mais comme le savoir du manque de référence dans la passe autre que singulière.

Ainsi, nous pourrions dire qu'on nomme membre le sujet suffisamment animé par la question de la référence pour ne pas se satisfaire de celles qu'on lui propose, même s'il croit encore que la psychanalyse

pourra la lui délivrer enfin, en quoi il ne se trompe pas, même si ce ne sera pas celle qu'il imaginait...

On désigne un passeur, comme étant dans un moment de transition, de balance entre la référence articulable et son impossibilité. Ce n'est pas une nomination, parce qu'il n'y a pas d'être du passeur, alors qu'il y a un être de l'analysant, le manque-à-être, qui se languit, et un être de l'analysé, manque-à-être aussi, mais qui ne se languit pas parce qu'il se sait être *ex-sistant*, parlêtre.

On nomme alors AE celui pour qui l'impossible est possible, de rester définitivement impossible – un impossible qui prend alors le nom de son symptôme irréductible à toute chaîne signifiante, qui le fait singulier.

Pour ce qui est de l'application pratique de la démonstration analytique dans ce qui fait École, l'enseignement, Lacan, dans son séminaire, donne quelques illustrations personnelles. Ainsi, au tout début du *Séminaire XX, Encore*, il parle de son *je n'en veux rien savoir* qu'il distingue de celui de son auditoire. Le *je n'en veux rien savoir* de Lacan, contrairement à celui qu'on peut légitimement imputer à quiconque parle, est bien sûr un je ne veux rien savoir de ce qui fait semblant de faire rapport sexuel. Lacan ne veut rien en savoir parce que, psychanalyste, il l'est de savoir que quoi que ce soit qui vienne à cette place, ça ne sera pas ça, sauf accident...

Et comment savoir alors que c'est bien comme analytique qu'un discours a été entendu ? Lacan y répond au début de la leçon précédente, la dernière du *Séminaire XIX, ...Ou pire* : le cherchant, il a trouvé, par hasard, ce qui lui permettait de suspendre son discours, au sens de l'interrompre en cette fin d'année, mais aussi au sens de le fixer au regard de la psychanalyse. Ce signe a été sa rencontre avec l'intérêt qu'a trouvé à son discours un autre qui y est allé de son propre cru, montrant à Lacan que son discours s'avérait pour ce dernier payant. Ainsi, à partir de ce que Lacan a provoqué de dire différent du sien chez l'autre, et qu'il entendait, il s'est lui-même reconnu, ce qui pour lui a fait preuve que quelque chose était passé de l'un à l'autre, qu'une transmission s'était faite, de conquête du savoir et non d'une simple expérience.

Reste que tout cela n'est possible à articuler que grâce à l'enseignement de Lacan. Ainsi s'explique son insistance à rappeler le

contexte de lutte dans lequel s'est déroulé son enseignement, et prend sa valeur ce qu'il dit dans ce passage de *L'insu*, par lequel nous concluons : « [...] il y a les dates, j'ai énoncé le Symbolique, l'Imaginaire, et le Réel en 1954, j'ai intitulé une conférence inaugurale de ces trois noms devenus en somme par moi ce que Frege appelle noms propres. Fonder un nom propre, c'est une chose qui fait monter un petit peu votre nom propre. Le seul nom propre dans tout ça, c'est le mien. L'extension de Lacan au Symbolique, à l'Imaginaire et au Réel, c'est ce qui permet à ces trois termes de consister, je n'en suis pas spécialement fier. Mais je me suis après tout aperçu que consister ça voulait dire quelque chose, c'est à savoir qu'il fallait parler de corps ; il y a un corps de l'Imaginaire, un corps du Symbolique – c'est *lalangue* – et un corps du Réel dont on ne sait pas comment il sort. Ce n'est pas simple, non que la complication vienne de moi, mais elle est dans ce dont il s'agit ¹ ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 16 novembre 1976.

Chronique

Claude Léger

Durant mes vacances dans une île bretonne, l'occasion m'a été donnée de présenter, dans le cadre verdurien d'une « soirée littéraire », le livre qu'Hubert Damisch vient de faire paraître : *Le Messager des îles*¹. Étant encore tout imprégné de l'air du large qui s'est déposé sur mon humeur, j'ai pensé prolonger mon propos insulaire dans ces *Petits riens* de rentrée.

Hubert Damisch aborde l'île comme un concept, ainsi qu'il en a été depuis Platon et son Atlantide, revue et corrigée par Thomas More et sa *nova insula Utopia* (la Nusquama, l'île de nulle part), avant « l'Atlantide : le retour », dirigé par Francis Bacon, et la fabrique des îles de Jonathan Swift, celle des Géants et celle, flottante, des docteurs Folamour (Laputa). Un archipel d'îles philosophiques, auxquelles d'autres s'adjoindront plus tard, lorsque les utopies auront coulé.

Un concept suppose son écriture et donc des variantes selon l'usage qu'on veut en faire. D'où l'importance accordée à la configuration d'une île, à sa forme. Il s'agit de l'imaginaire de l'île, celui qui donne corps au concept. On pourrait dire, en paraphrasant Julien Gracq, que l'île possède une « forme complaisante à toutes les poussées de l'avenir, seule façon d'être en moi et d'être vraiment elle-même² ». Il existe une mise en forme de l'île, laquelle devient dès lors le résultat d'un acte d'écriture. À la fin de son *Criticón*, Baltasar Gracián, en la personne de Critilo, atteint l'île de l'Immortalité, sorte de panthéon des héros de l'humanité, entourée par la mer de la Renommée. Les eaux en sont toutes noires, « couleur provenant de l'encre précieuse des écrivains célèbres qui viennent y tremper leur plume ».

1. Dans la collection « La Librairie du XXI^e Siècle » au Seuil.

2. Julien Gracq, *La Forme d'une ville*, Paris, José Corti, 1985. L'analogie avec la ville n'est pas fortuite, si l'on pense à la *Cité idéale* de Francesco di Giorgio, commentée par H. Damisch dans *L'Origine de la perspective* en 1987.

Nous sommes là au point d'arrivée, lorsque l'île est cernée par un océan de lettres. Mais, avant toute chose, il faut la construire, cette île.

Le point étendu

« [...] nous savions que cette partie des mers du Sud était encore inconnue, et pouvait donc bien receler des îles ou des continents qui n'avaient pas encore été découverts. Aussi, modifiant notre cap, nous fîmes route toute la nuit vers *le point* où une terre semblait apparaître ³ ».

Hubert Damisch pastiche Saint-Exupéry : « "– Dessine-moi une île !" [...] *L'artiste imprime une marque sur une feuille de papier blanc avec la pointe de son crayon, sans la déplacer.* – C'est pas une île (se récrie le petit prince), c'est un point ⁴. » L'historien d'art va alors ajouter : « Ce n'est pas une question de dessin, mais une question d'échelle. » L'artiste, quant à lui, est accroché à l'échelle, cette échelle de Jacob où il ahane en peignant la girafe ⁵ : les peintres n'ont que faire des îles. Ils ne s'occupent que de ce qui les survole ⁶. Pourtant, ce n'est pas un hasard si la peinture en est venue à s'occuper du point. *Confer* Seurat. Mais c'est parce qu'elle avait rencontré le cinéma : le gros plan. Plus c'est gros, plus les points apparaissent. On croirait voir les îles du Pacifique. C'est peut-être cela que cherchait Gauguin : l'échelle qui convenait pour creuser le point. Il ne faut quand même pas trop s'illusionner, l'île reste avant tout une question d'écriture.

L'île déserte

C'est, d'une certaine façon, l'acte fondateur : on prend un point, on l'étend sous une forme quelconque, on déclenche une tempête avec naufrage, à la mode Shakespeare, et l'on en extrait au moins un rescapé. Puis on écrit. Certains procèdent même à une coupure préalable. Ainsi, Thomas More avait fait son île, la Nusquama, en coupant un isthme de quinze milles ⁷ qui la rattachait au continent. Il aurait peut-être dû penser que cette audace ne présageait rien

3. F. Bacon, *La Nouvelle Atlantide*, tr. fr. M. Le Dœuff et M. Llasera, Paris, GF Flammarion, 2000, p. 84.

4. H. Damisch, *L'Origine de la perspective*, op. cit., p. 42

5. De « peindre » ou de « peigner », au choix.

6. Là encore, H. Damisch, *Théorie du nuage. Pour une histoire de la peinture* (1972).

7. Milles ou miles, c'est aussi au choix. C'est cependant compliqué du fait qu'il existe un mille marin de 1 852 mètres et un mille terrestre de 1 609,344 mètres.

de bon pour lui, puisque c'est sa tête qui finit coupée sur ordre de son bon roi, ce qui lui valut quand même une canonisation à titre posthume.

Tout le monde connaît le mythe de l'île déserte. Lacan savait, lui, qu'il n'avait pas été inventé par Daniel Defoe, mais bien par Baltasar Gracián, puisque, dans le *Criticón*, dont la première partie date de 1651, Critilo, son jeune héros, « passe un certain temps sur une île déserte, ce qui le met à l'abri des femmes ⁸ ». Il y fait la rencontre de son Vendredi, qu'il baptise Andrenio, mais qu'il aurait aussi bien pu nommer Mowgli, dans la mesure où Andrenio, une fois la langue espagnole acquise, peut raconter : « [...] je crus avoir pour mère cette bête qui me nourrissait à ses mamelles ⁹ ». Pas de femmes, donc. Rien que des bêtes.

L'autre partie du mythe de l'île déserte, après l'accès à la langue et au *cogito* – « suis-je ou ne suis-je pas ? s'est, un jour, demandé Andrenio. [...] Mais, si je suis, que suis-je ? » –, c'est : et maintenant, que vais-je lire ? Lacan, dans la leçon du séminaire que je viens d'évoquer, à la question rituelle du livre unique qu'on emporterait sur une île déserte, répondait sans hésitation : « *Le Bloch et von Warburg* ¹⁰ ! » Il considérerait la langue française comme sa « mie ». C'est André Breton qui osait : « Les mots font l'amour ¹¹. »

L'île pédagogique

Ce n'est pas nouveau : Marivaux ne s'y était pas trompé lorsqu'il écrivait *La Dispute* et *La Colonie*, sans parler de *L'Île des Esclaves*. L'isolat didactique allait servir à représenter, à mettre en scène ce qui aboutira avec Lacan à cette formule qu'il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a que double ou quadruple inconstance, jeux de rôles entre maîtres et valets, entre les sexes, pour mieux assurer un ordre qui tremble.

L'île est un fantasme de par sa dénomination même : un pronom masculin, « il », féminisé ¹². Dire qu'il a existé de tous temps une

8. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, leçon du 12 février 1969. L'île en question est Sainte-Hélène !

9. B. Gracián, *Le Criticón*, tr. B. Pelegrin, Paris, Seuil, 2008.

10. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1932 (1^{re} édition).

11. A. Breton, « Les mots sans rides », *Littérature*, nouvelle série, n° 7, 1922, p. 14.

12. Edmond Jabès relevait déjà dans *Récit* (1980) : « Il et son féminin île. / La rive et le large avertis. / Le phare inutile. »

fascination pour les îles relève du lieu qu'on dit commun, c'est-à-dire d'un imaginaire empreint de spéculations enfantines et qui enjambe les siècles à pas de Cyclope. Ce sont des mirages marins, les oasis hal-lucinées de naufragés de la vie en quête de terre vierge, ou plutôt de terre où se refaire une virginité.

L'angoisse de Robinson n'est pas celle de la nature qui lui échoit – il s'en sert au contraire à merveille –, mais bien celle que produit l'empreinte d'un pied humain sur le sable. Un sujet est ce qui peut effacer une trace en la transformant en regard – la trace le regarde –, d'où l'angoisse. Dès que l'autre appose sa marque, apparaissent d'un coup la faute, la culpabilité, à quoi vont répondre toutes les techniques de mise en ordre et d'imposition. L'île devient vite orthopédique, à la façon de *Dans la colonie pénitentiaire*, ou humanisante, à l'instar de celle du docteur Moreau ¹³.

Lieu de rééducation, mais aussi de relégation : île du juif, île du diable, ainsi que le relève pertinemment Hubert Damisch. On approche dangereusement de Charybde ou *the Devil*, avant d'être croqué par l'autre, Scylla. On a aussi le choix entre Platon et Aristote, chez Joyce qui les plaçait sur la route de son Ulysse ¹⁴, dilemme que retrouve à sa façon Hubert Damisch. Le point de vue – le *punctum* – de Joyce était bien plus damischien que barthésien : l'île réduite, d'abord à son étendue dublinoise, puis au 7 Eccles Street, avant de finir aux dimensions d'un lit conjugal : mise au point d'un « ex-île ».

C'est en termes de point de vue qu'on doit considérer les citations dont nous venons d'user. Elles ponctuent les îles comme des archipels, elles en font l'étendue, en quoi il s'agit foncièrement d'écriture. On pourrait même aller jusqu'à dire qu'une île s'écrit plutôt qu'elle ne se décrit.

Terminons donc par une dernière citation : « En fait, dans la littérature on ne s'installe jamais définitivement dans une île. [...] L'île est un rêve qu'on aura fait ; après quoi, il faut se réveiller ¹⁵. »

29 août 2012

13. « Maintenant elles [les créatures mi-hommes mi-bêtes de Moreau] trébuchent dans les entraves de l'humanité. » H.G. Wells, *L'Île du docteur Moreau*, 1896.

14. On peut lire à ce sujet P. Forest, *Beaucoup de jours*, Éditions Nouvelles Cécile Defaut, 2011.

15. P. Stewart, « Îles ironiques », dans F. Letoublon (sous la dir. de), *Impressions d'îles*, Toulouse, PUM, 1996, p. 280.

Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Tél. : _____

Mail : _____

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel

sont archivés sur le site de l'EPFCL-France

www.champlacanianfrance.net

